

Stockholm au goût de cannelle

ERASMUS Le Birolan
Hippolyte Surer a choisi le
pays d'origine de sa mère
– la Suède – pour sa
troisième année d'uni.

FABIENNE MORAND

info@lacote.ch

«C'est un peu stressant au début, on ne connaît personne, mais finalement, cela fait du bien de sortir de sa zone de confort.» Hippolyte Surer, 21 ans, étudiant en Bachelor à la faculté des Hautes études commerciales (HEC) de Lausanne, vit normalement à Bière avec ses parents. Mais sa troisième année d'études, il a décidé de l'effectuer et de la vivre à Stockholm. «Au début, je voulais aller au Canada, puis, après réflexion, j'ai choisi la Suède pour y apprendre la langue et l'indépendance», continue-t-il.

Ce pays nordique n'est pas un total hasard puisque c'est celui que sa mère a quitté, avec sa famille, alors qu'elle avait 4 ans. D'ailleurs, il occupe un logement qui lui appartient et elle a tenu à accompagner son fils lors de son départ en août. «Elle voulait absolument venir avec moi, c'est chou. Elle est restée trois jours. Je l'aime, mais je ne voulais pas qu'elle séjourne plus longtemps», lâche en souriant celui qui avait hâte de faire ses propres expériences.

«D'ici quelques semaines, je vais pouvoir échanger en suédois avec ma maman.»

HIPPOLYTE SURER
UN BIROLAN À STOCKHOLM



Durant son séjour à Stockholm, Hippolyte Surer (à gauche) a reçu la visite de plusieurs amis, tel George. DR

Le suédois, Hippolyte Surer n'en avait que quelques notions. Après un semestre de cours et désormais l'étude via une méthode d'auto-apprentissage, ce benjamin d'une fratrie de quatre espère que «d'ici quelques semaines, je vais pouvoir échanger en suédois avec ma maman. Je comprends déjà bien».

S'organiser différemment

Cependant, ce n'est pas la seule langue qu'Hippolyte Surer améliore lors de son séjour. En effet, tous les cours qu'il suit sont en anglais, la langue de partage de tous les étudiants Erasmus. Un univers sonore différent, mais pas seulement.

La manière d'enseigner n'est pas similaire à la Suisse où les cours s'enchaînent et sont validés par une session d'examens à la fin du semestre. «Ici, on suit un cours à la fois qui est clos par un examen. La formation est davantage sociale, on discute beaucoup avec le professeur. C'est plus

cool, mais moins stimulant», estime-t-il.

Le rythme, mais aussi les horaires, changent de Lausanne. A la Business School de Stockholm, les cours débutent rarement avant 10h et à la Stockholm School of Entrepreneurship, où il se rend pour le second semestre, tout est donné entre 17 et 20h. Ce qui lui laisse beaucoup de temps libre en journée pour découvrir la ville. Ainsi, vers 16h, Hippolyte ne faillit pas à la tradition du «fika»: la pause où l'on boit un café en mangeant un délicieux pain à la cannelle et au sucre. «J'y ai vite pris goût.»

«L'opportunité de se prendre en main»

Un moment social bienvenu en cette période hivernale où le soleil n'est présent que durant quelques heures. «C'est ce qui est difficile, car il ne fait jamais vraiment jour. En décembre, j'ai même acheté de la vitamine D en complément. Mais heureusement, Stockholm est

une ville très illuminée. C'est splendide», raconte le fils de l'ancien député PLR, Jean-Marie Surer.

«Etre loin de la famille, c'est plein de difficultés, mais cela donne aussi l'opportunité de se prendre en main, par exemple de laver soi-même ses habits, de se cuisiner tous les jours des repas, d'effectuer ses courses... Ce ne sont pas des corvées. Evidemment, c'est chouette d'être à la maison, chez ses parents, mais j'aime aussi bien faire les tâches comme et quand je veux. On sort de son rôle de fils pour rejoindre un autre, il faut trouver ses habitudes», confie le jeune homme.

Même s'il aime l'énergie de Stockholm, et qu'il sait qu'il rentrera en Suisse en juin, La Côte, les montagnes, son cercle social lui manquent parfois. Pas au point, cependant, de faire regretter à Hippolyte Surer d'être parti: «Cela nous ouvre l'esprit, c'est très enrichissant pour la langue, les rencontres et on se rend compte de la chance que nous avons d'être en Suisse». ●

Une avocate suisse en Asie

HONG KONG Victoria Surer a quitté Bière pour vivre une expérience professionnelle à l'autre bout du monde.

FABIENNE MORAND

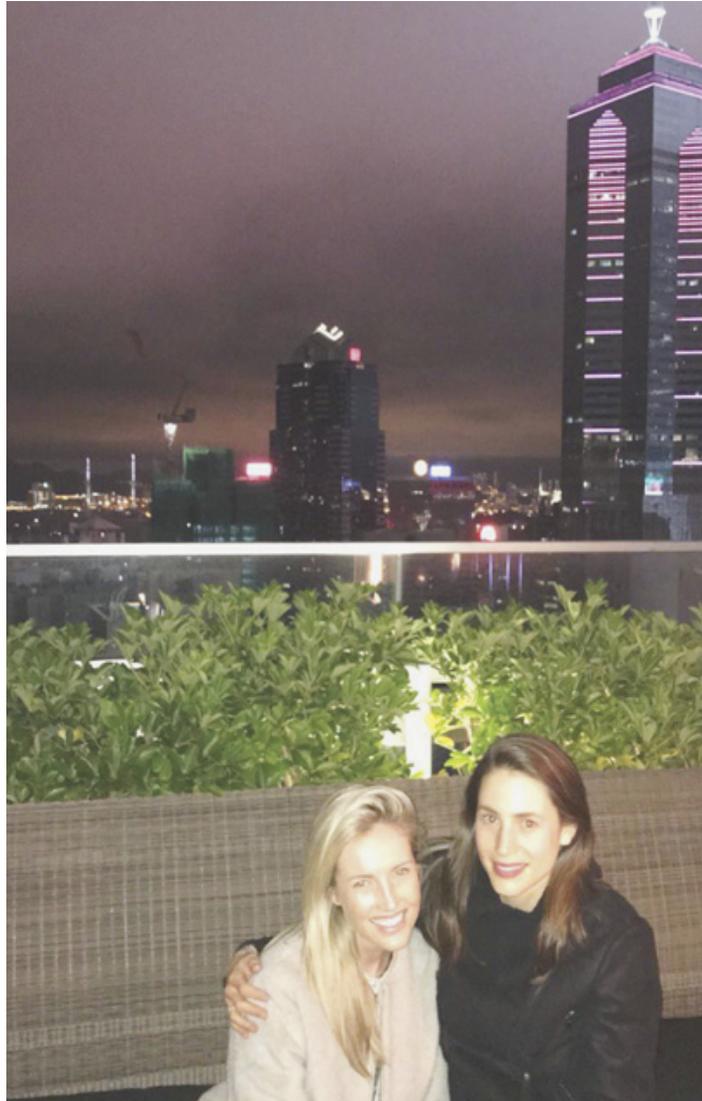
info@lacote.ch

«Mon voyage de trois mois à New York, à 18 ans, était ma première expérience loin de la famille. A cette occasion, j'ai beaucoup grandi et pris confiance en moi. Ce séjour m'a forcée à être ouverte et plus débrouillarde», raconte Victoria Surer, 28 ans. Lors de ses études en Droit, la Birolane est partie étudier un semestre en Suède, pays de sa mère. Maintenant, avec cette expérience d'expatriée à Hong Kong, j'ai beaucoup évolué. Surtout de me retrouver seule après m'être séparée de mon copain. Je me suis découverte.»

Initialement, c'est l'envie de rejoindre celui qui partageait sa vie depuis sept ans et qui travaillait en Asie depuis quelque temps déjà, qui a poussé Victoria Surer à rejoindre Hong Kong, en novembre 2016. A ce moment-là, elle venait tout juste de passer son brevet d'avocate à Genève.

Plus fort que l'on ne l'imagine

Après quelques semaines de recherches sur place, elle est engagée dans une compagnie internationale basée à Hong Kong pour laquelle elle travaille actuellement comme juriste d'entreprise en propriété intellectuelle. La protection des marques est un secteur du droit qui l'a toujours attirée. Mais avec les années, le couple a emprunté des chemins différents et, fin août, l'idylle se termine. «J'ai hésité à rentrer en Suisse. J'étais un peu perdue, confie-t-elle. Finalement, grâce à mon job, je suis restée et j'en suis très contente. Je n'ai aucun regret. On réalise que l'on est beaucoup plus fort que l'on ne l'imagine et on arrive à se recréer une petite vie partout. Il ne



Victoria Surer (à droite) avec une amie de Nouvelle Zélande rencontrée à Stockholm et venue lui rendre visite à Hong Kong début janvier. DR

faut pas avoir peur d'être seul. C'est une très bonne expérience.»

Son emploi et ses collègues ont pesé dans la balance au moment où elle hésitait à rentrer. «J'ai de supercollègues, ma patronne est française, c'est chouette d'avoir une francophone dans une équipe composée de locaux qui parlent chinois. Eux me permettent de saisir la culture et m'intègrent très bien.» Pour l'instant, Victoria Surer n'a donc pas prévu de rentrer en Suisse, même si l'éloignement lui pèse parfois. «L'Europe me manque et surtout la proximité avec ma famille car nous sommes très proches. Ce n'est pas toujours fa-

cile», admet celle qui a un petit frère qui séjourne actuellement à Stockholm pour ses études et des parents qui vivent à Bière.

Seulement 12 jours de congé annuel

La jeune avocate essaie donc de rentrer de temps en temps en Suisse, malgré ses douze jours de congé annuel, régime chinois oblige. Sinon, grâce à de nombreux jours fériés, elle profite de voyager en Asie à raison d'environ un week-end toutes les six semaines. C'est ainsi qu'elle a déjà eu l'opportunité de découvrir Taïwan, Shanghai, Bangkok, les

Philippines, le Vietnam, Singapour ou encore une partie de l'Indonésie. Au moment de l'interview, en janvier, le Cambodge était planifié pour février et Séoul au mois de mars. «J'ai déjà pas mal voyagé, j'aime beaucoup et je trouve très intéressant. J'ai envie d'aller explorer le monde, qui est différent d'un endroit à l'autre», relève Victoria Surer.

Entre ses escapades, la native de Bière aime profiter de Hong Kong, «une ville très dynamique par rapport à la Suisse. La qualité de vie est agréable, il y a beaucoup d'événements, une grande vie sociale et de belles rencontres possibles. La ville est très sécurisée. Je me sens davantage en sécurité à Hong Kong que le soir à Lausanne. C'est un peu comme un petit village, ce qui peut paraître bizarre, car on imagine Hong Kong comme une très grande ville». Un des aspects que Victoria Surer apprécie particulièrement, c'est la nature, toujours très proche. En une vingtaine de minutes de taxi, il est possible de se retrouver perdu dans la verdure et d'entamer un trek.

Malgré ces nombreux côtés positifs, elle admet que le pays dans lequel elle a grandi lui manque parfois. Surtout la campagne, le calme ou encore l'absence de pollution. «La Suisse, c'est la maison, la famille, c'est rassurant et confortable. A Hong Kong, je vis en colocation, c'est une ville d'expatriés et nous sommes finalement tout le temps occupés. Le calme de la Suisse me manque.»

Et si d'un point de vue culinaire, la mégapole asiatique offre de toutes les gastronomies, Victoria Surer rêve parfois du pain de la boulangerie de son village accompagné d'un bon morceau de fromage. Car si tout, ou presque, se trouve à Hong Kong, les prix de certains produits, tel le fromage, la font souvent hésiter. Malgré ce qui ne sont finalement que de petits détails, Victoria Surer ne regrette pas d'avoir tenté cette aventure. «Je suis jeune, c'est le moment où jamais», sourit-elle. ●



Un séjour asiatique très inattendu

XI'AN Julien Besuchet a quitté Vufflens-le-Château pour enseigner le français durant un an en Chine.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

La vie est faite en partie de rencontres, de personnes croisées qui nous font prendre un chemin que nous n'imaginions pas quelques mois auparavant. C'est un peu ce qui est arrivé à Julien Besuchet qui a mis ses études entre parenthèses durant un an pour enseigner le français à des étudiants ingénieurs chinois. «C'était très inattendu. Je suis parti grâce à Lucille, ma copine française que j'ai rencontrée lors d'un séjour aux Etats-Unis, plus précisément à Saint-Louis, dans le Missouri. Elle a décroché un contrat en Chine et nous nous sommes dit qu'on travaillerait bien là-bas tous les deux. J'ai postulé à l'Alliance française, obtenu un an de congé pour mon Master en français et anglais et j'ai rejoint Lucille à Xi'an, fin août 2016. Je rentre fin juillet», résume l'habitant de Vufflens-le-Château.

S'envoler du nid familial

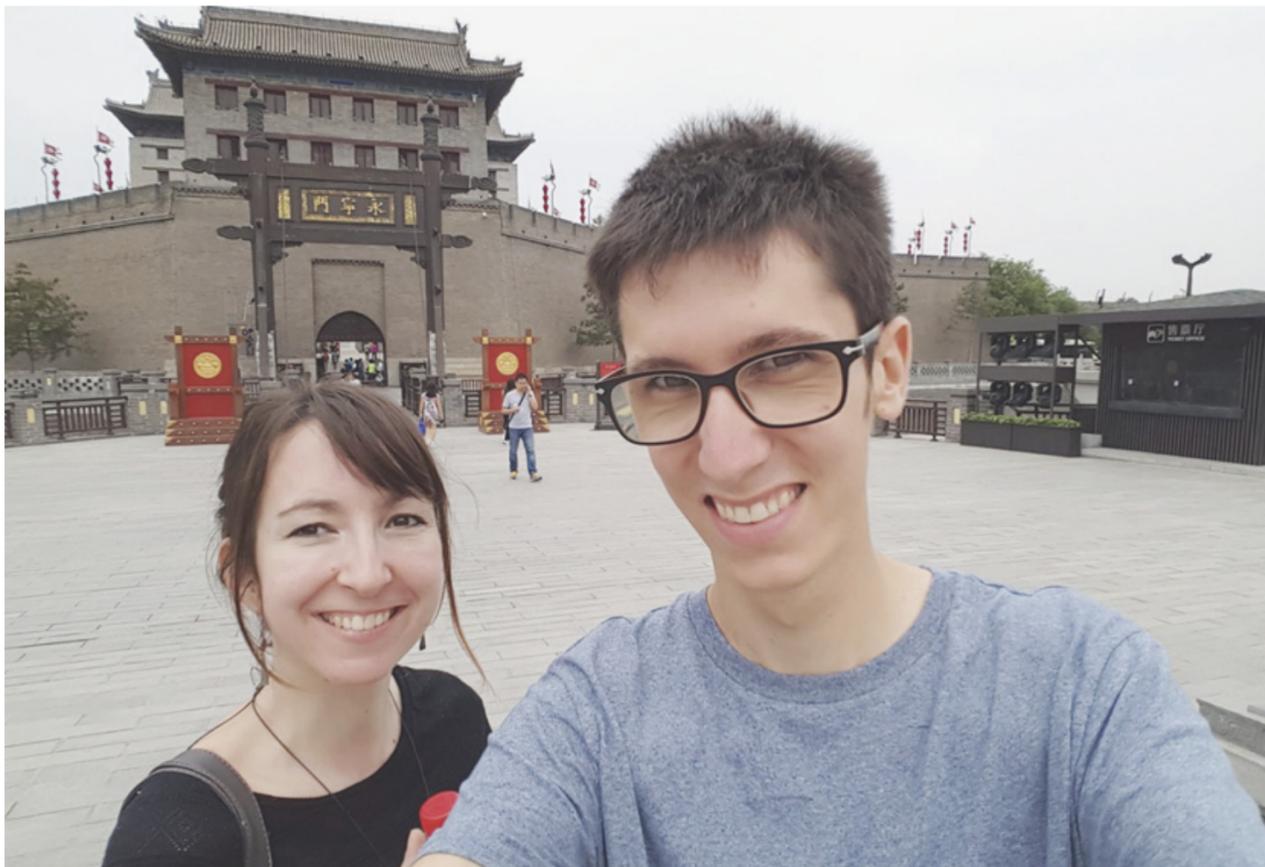
A 24 ans, Julien Besuchet a donc quitté sa famille pour se mettre en ménage dans «son» appartement – dont le loyer mensuel, pour un 90m² au centre-ville, s'élève à environ 400 francs – dans un environne-

un optimisme qui m'a plu en Chine.»

Progrès rapides

Les références culturelles sont très différentes et Julien Besuchet en fait l'expérience avec ses élèves. Il enseigne le français langue étrangère à Xidian, «une des universités d'ingénieurs les plus réputées de Chine». Les élèves débutent en août sans aucune notion pour atteindre le niveau intermédiaire B1 (capacité à converser dans beaucoup de situations, avec des erreurs), afin d'aller étudier en France. «Ils ont 2,5 heures de cours par jour, dimanche compris. Le système éducatif est très rapide et compétitif, c'est une découverte pour moi», relève Julien Besuchet. Durant ses cours, il a évoqué un jour les Rolling Stones, pensant que tout le monde les connaissait. C'est là qu'il a découvert que les références culturelles n'étaient pas les mêmes.

Le Vufflanais s'adapte également aux habitudes locales, telles que celle qui consiste à louer une salle pour chanter en karaoké. «Je l'ai fait avec mes élèves début juin et j'avais du mal à chanter avec les sous-titres en chinois, admet-il. Mais c'était très sympa.» Grâce à ce contact quotidien avec les universitaires, Julien Besuchet en apprend davantage sur son pays d'accueil temporaire. «Il y a beaucoup de croyances. Par exemple, à mon arrivée,



Lucille et Julien posent devant la porte sud des remparts de Xi'an, la ville dans laquelle ils se sont installés pour une année. DR

un chasselas d'Yvorne qu'on m'a offert pour mon départ. Ils l'ont trouvé léger et frais.»

De magnifiques paysages

En dehors du travail, l'intégration est très difficile, particulièrement en raison de la barrière de la langue. «Nous suscitions parfois la curiosité car ce n'est pas commun qu'un jeune couple, non marié, vive ensemble. Parfois, on nous prend en photo, mais nous ne nous sentons jamais jugés.»

Et durant ses congés, le couple en profite pour visiter Xi'an et les environs – «une ville riche en histoire avec notamment ses anciens remparts. C'était une capitale de la Chine, elle est aussi connue pour ses soldats de terre cuite». Ils se sont notamment rendus à Yangshuo et Guilin, dans la province du Guangxi. «Les paysages sont karstiques avec des montagnes très fines et arrondies. C'était magnifique et cela nous a fait plaisir de nous retrouver à la campagne», relève l'enseignant.

Avec Lucille, il s'est aussi rendu à Lijiang et Dali, dans le Yunnan, et, lors de la Fête de printemps, en janvier, ils ont profité de leur mois de congé pour voyager trois semaines au Japon, avec une escale de deux jours à Séoul, en Corée du Sud. «Et on compte

terminer notre aventure ici, sur la Grande Muraille, près de Pékin.»

Pattes de poulet au menu

D'ici la fin de leur aventure, Lucille et Julien entendent également continuer à éveiller leurs papilles avec différents mets. «J'ai goûté une oreille de porc, un cou de canard et des pattes de poulet. Ce dernier plat n'était pas terrible, surtout de voir les griffes, détaille Julien Besuchet. Mais nous avons la chance de pouvoir goûter des plats chinois qu'on ne trouve pas en Suisse. Dans les quartiers, il y a beaucoup de bouis-bouis qui proposent de très bons repas pour rien.»

Julien Besuchet n'a pas pour autant oublié sa région natale. Il a importé une raclette qu'ils ont mangée dans leur appartement et continue, à distance, à écrire dans le «Journal de Morges». Une fois par mois, une carte postale sur un sujet de son choix paraît. Dès la rentrée, il retournera sur les bancs de l'Université de Lausanne pour terminer ses cours et son mémoire. Quant à Lucille, rien n'est encore fixé mais, dans l'idéal, elle aimerait trouver un poste en Suisse. ◉

INFO+

Pour suivre les découvertes de Julien
Son blog: besuchinois.wordpress.com

«Nous suscitions parfois la curiosité car ce n'est pas commun qu'un jeune couple non marié vive ensemble.»

JULIEN BESUCHET DE VUFFLENS-LE-CHÂTEAU À XI'AN EN CHINE

ment totalement différent de la Suisse romande.

«Ce qui frappe, en arrivant, c'est la langue et l'écriture. C'est la première fois que je suis dans un pays où je n'arrive rien à comprendre. Au début, j'avais l'impression de voir des dessins partout, c'est très joli. Au final, on s'habitue à ne rien comprendre, sourit-il. Le brouhaha général qu'il y a est finalement assez agréable. Par contre, les gens crachent dans la rue et la pollution était assez rude cet hiver. Mais tu apprends à prendre les choses avec philosophie et les gens sont toujours très positifs. Les jeunes ne sont pas désabusés, ni blasés. Il y a

les étudiants m'ont dit que j'étais très intelligent car j'écris de la main gauche. Je préfère cela à la Suisse où on parle plutôt de gens gauches, lâche-t-il. Les Chinois ont vraiment une bonne image de la Suisse et des gens m'ont même complimenté sur notre pays. Pour eux, la Suisse représente des paysages qu'ils n'ont pas ici, la nature et le côté pur que nous ne retrouvons pas dans la ville.»

Avec sa classe, il a aussi suivi en direct la venue du président chinois en Suisse. «L'image de sa femme et lui mangeant une fondue les a beaucoup intrigués, se rappelle Julien. Je leur ai fait déguster



Hua Shan est une montagne sacrée dans les environs de Xi'an. Le couple a beaucoup visité la région durant son séjour. DR



Balade à vélo le long de la rivière Li à Yangshuo. DR



Petite raclette à l'appartement, accompagnée d'un coup de blanc. DR



Un soir sur les remparts de Xi'an, ancienne capitale de Chine. DR



Découvertes et amitiés au menu

PAMPIGNY Julia Pache vient de rentrer de huit mois de voyage au bout du monde, durant lesquels des amis l'ont rejointe.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

La Nouvelle-Zélande puis la Tasmanie, l'Australie, le Vietnam, le Japon, les Philippines, l'Indonésie et pour terminer un peu plus d'un jour à Singapour. Ce périple a offert de nombreux souvenirs à Julia Pache. Samedi 29 avril, à peine avait-elle posé le pied sur sol vaudois après huit mois d'absence que la voyageuse a été accueillie par quelque huitante convives. Sa famille et ses amis lui avaient fait la surprise de leur présence pour son retour. Cette journée était aussi l'occasion de marquer ses 30 ans qu'elle avait fêtés un mois plus tôt à l'autre bout de la planète. «J'ai trouvé génial car j'ai pu revoir tout le monde en même temps et je ne cache pas qu'il y a eu de l'émotion», raconte l'habitante de Pampigny.

Après une semaine d'acclimatation – et un petit refroidissement en prime – Julia Pache a repris son poste de factrice à Colombier. Depuis le 1^{er} septembre, jour du grand départ, les habitants du

amateur de longues vacances, a pris un congé de trois mois pour la rejoindre en Tasmanie, puis traverser l'Australie avec elle à bord d'un bus acheté sur place.

Deux grandes îles comme première étape

Mais avant de partager des visites et des kilomètres de route avec sa sœur, son cousin, ses amis et son chéri, Julia Pache avait besoin de vivre un bout d'aventure seule. Si l'Amérique du Sud l'attirait, c'est finalement en Nouvelle-Zélande qu'elle a d'abord posé son sac à dos. Elle a loué une voiture, roulé sur les deux îles où elle a effectué de nombreuses marches. Grâce aux auberges de jeunesse et à Airbnb, elle a croisé la route de touristes ainsi que de locaux. «Certaines rencontres ont été exceptionnelles, comme un couple de personnes âgées rencontré en marchant. Ils m'ont dit de les contacter quand j'arriverai à Wellington. J'ai été accueillie quatre jours chez eux et ils ont été mes guides», relate Julia Pache, encore très reconnaissante de ces petits bonheurs qu'elle a pu vivre.

Les dernières semaines qu'elle a passées en solo lui ont semblé plus longues. Après deux mois de solitude, elle se réjouissait en effet «de retrouver du monde», à com-



Julia Pache et son ami Olivier D'Andrea ont découvert l'Australie pendant deux mois et demi après s'être retrouvés en Tasmanie. DR

Château en voyage de noce, que les Pampignolais ont retrouvés.

Passeport perdu, Taïwan annulé

Après le retour en Suisse d'Olivier, Julia s'est envolée pour le Vietnam. Un pays qu'elle a découvert avec deux copines de La Chaux, Aline et Loraine. Puis son cousin Michaël a perdu son passeport un jour avant de la rejoindre à Taïwan, un état impossible à visiter avec un document provisoire. L'étape a donc été annulée et le duo s'est retrouvé au Japon. La fin du voyage (Philippines, Indonésie et Singapour), Julia Pache l'a partagée avec Vincent, le frère d'Aline.

C'est au hasard de discussions que toutes ces personnes ont choisi de la rejoindre pour faire un bout de route à ses côtés. Si certains pays figuraient sur sa liste – l'Australie par exemple – d'autres ont été choisis au gré de ses échanges avec ses amis suisses. «Ce voyage m'a ouvert l'esprit sur beaucoup d'aspects. Il ne m'a pas changée mais je me prendrai moins la tête sur certaines choses. J'ai notamment été marquée par la pauvreté, la saleté, surtout en Indonésie, et les différences culturelles, raconte-t-elle. Les plus frappantes, c'était au Japon. C'est un pays très discipliné et technologique. A Tokyo, nous sommes notamment entrés dans un magasin de 20 étages,

dont un dédié uniquement aux caméras. C'est bondé, c'est impressionnant.» Accompagnée de son cousin, elle s'est également rendue sur plusieurs sites historiques, tels qu'Hiroshima. «Au début, je ne voulais pas trop y aller, mais quand tu y es, t'as les larmes aux yeux», souffle Julia Pache.

Côté couacs, rien d'extrême à signaler, à part des lunettes de soleil perdues. Julia Pache ne s'est rien fait voler, les bagages ont toujours suivi et elle ne s'est pas sentie en danger. En Nouvelle-Zélande, lorsqu'elle a loué une chambre au milieu des marais et qu'elle entendait de nombreux bruits durant la nuit, elle n'était toutefois pas très rassurée: «Tu te fais vite des films», rit-elle. Côté moteur, tout a roulé également. Seules deux pannes se sont produites en Australie avec Olivier, dont une «au milieu du désert quand, depuis l'Ayers Rock, nous avons voulu rejoindre King Canyon. C'est arrivé un samedi soir et nous avons finalement dormi deux jours dans le camping-car garé dans un garage, raconte la Pampignolaise. On l'a pris en rigolant.»

Et si l'entente a été bonne avec tous ses compagnons de route, ceux-ci ont été très heureux de l'avoir à leurs côtés car, dans chaque pays, les piqûres d'insectes lui étaient toujours destinées. ◉



Michaël Loeffel a retrouvé sa cousine au Japon. DR



Pour l'Indonésie, Julia Pache était accompagnée de Vincent Chanson. DR

« Depuis le temps que je parlais du voyage, il a fallu que je montre mes billets pour qu'on me croie. »

JULIA PACHE DE RETOUR À PAMPIGNY APRÈS 8 MOIS DE VOYAGE

village qui l'a vue grandir ne recevaient plus leur courrier de sa part.

Cette période de pause, Julia Pache en rêvait depuis l'âge de 16 ans. Mais pour en profiter sans regret, il fallait d'abord qu'elle remplisse son compte en banque. Les années passant, elle s'était fixée pour objectif de partir avant ses 30 ans. «Depuis le temps que j'en parlais, il a fallu que je montre mes billets d'avion pour que ma famille et mes amis me croient», sourit-elle.

Les destinations se sont finalement décidées selon ses envies et celles de ses amis qui ont décidé de la rejoindre pour quelques semaines. Même son ami Olivier, qui n'est pourtant pas un grand

mencer par Olivier. Peu après, pour les fêtes de fin d'année, sa sœur Fanny, accompagnée de son mari Paul et de leur fils Eliot tout juste âgé d'une année, ont retrouvé Julia et Olivier. «Ça c'est très bien passé. En plus, ma sœur était enceinte du second et je pensais qu'elle n'allait pas pouvoir me rejoindre. Cela m'a fait énormément plaisir qu'ils traversent le globe pour venir me retrouver et partager un bout de mon voyage», relève la globe-trotteuse.

L'équipe a traversé ensemble l'Australie où elle a rendu visite à une famille avec laquelle elle avait été mise en contact par des habitants de Colombier. A Adélaïde, c'est Tristan et Cindy, un couple d'amis de Vufflens-le-



Julia Pache, Loraine Magnenat et Aline Chanson, de gauche à droite, lors de leur mois au Vietnam. DR



De g. à dr.: Paul, Fanny et Eliot Hutzli, Olivier D'Andrea et Julia Pache dans les Blue Mountains, en Australie. DR

Un parcours pas comme les autres

MONTHEROD Employée de banque, puis mannequin, Madeleine Farhoumand fait aujourd'hui du consulting à Dubaï.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Les rencontres, les rêves, les opportunités et la volonté forgent le parcours d'une vie. Certaines occasions ou envies amènent parfois à prendre un chemin encore inimaginable quelques années auparavant. S'il y a bien une personne qui a un CV hors des sentiers battus, c'est Madeleine Farhoumand (Steiner de son nom de jeune fille), aujourd'hui âgée de 33 ans, qui a grandi à Montherod.

Depuis un peu plus de six mois, la jeune femme vit pour une durée indéterminée à Dubaï avec son mari, qui travaille dans la finance. Le couple a quitté Genève pour un appartement au bord de l'eau dans la première ville des Emirats Arabes Unis. «Je commence doucement à m'adapter. J'ai tout recommencé à zéro», sourit Madeleine, qui admet que la nature et l'air frais de la Suisse lui manquent. Mais aussi la famille, les amis et la possibilité de «pouvoir se balader dans la rue. Ici, tu es obligé de prendre la voiture car, en été, il fait

trop chaud pour marcher et, surtout, il n'y a pas toutes les facilités piétonnières.»

Dans cette ville qu'elle qualifie de très propre et propice aux rencontres surprenantes, Madeleine a décidé de développer son activité de consultante. Grâce au bouche-à-oreille, elle travaille avec des familles locales pour les aider à se reconnecter avec leur intuition «car nous en avons tous une. Toute petite, je ressentais déjà quand une personne était enceinte, par exemple, malade ou allait bientôt mourir, mais je me suis trop peu écoutée. Dans cette partie du monde, malgré les richesses apparentes, je constate que les gens sont parfois un peu perdus et dans le doute. Nous cherchons tous le bonheur mais nous ne tapons pas toujours à la bonne porte en regardant vers l'extérieur au lieu de le trouver en nous», explique-t-elle. Ses outils de travail sont nombreux comme, par exemple, l'hypnose, les tarots ou la méditation, qu'elle pratique avant chaque rendez-vous professionnel. «Mon but est de rendre leur indépendance aux personnes, qu'elles s'écoutent, se fassent confiance et non qu'elles viennent me demander conseil pour chaque choix à faire dans leur vie. Ma mission n'est pas de nourrir mes clients de poissons mais de leur apprendre à pêcher», continue-t-elle.

De la banque aux flashes

Avant de débiter son activité d'indépendante, Madeleine a vécu plusieurs chapitres dans sa vie qui ont forgé son caractère. A 14 ans, constatant qu'elle avait de sérieuses lacunes scolaires, elle a décidé de quitter l'école Rudolf Steiner. C'est seule qu'elle a cherché une nouvelle structure où elle pourrait se remettre à niveau et progresser. Elle a atterri à l'école du Valentin, à Lausanne, où elle a commencé «sérieusement à bosser».



Madeleine Farhoumand a beaucoup posé pour des marques de lingerie. MAURIZIO MONTANI

Quatre ans après, la fille de Montherod s'est lancée un nouveau challenge en s'inscrivant, alors qu'elle n'est pas catholique, à l'internat des moines bénédictins d'Engelberg.

Parlant couramment le suisse allemand, elle a réalisé qu'elle n'avait, en revanche, pas le niveau suffisant en allemand. «Je me suis repris une claque et j'ai recommencé à travailler», raconte-t-elle, toujours avec son magnifique sourire. En 2003, elle a obtenu sa maturité et a

voulu s'inscrire à l'université pour étudier la philosophie et les religions – intérêt qu'elle avait développé durant ses années chez les moines. Elle pensait même que ce serait sa voie, mais elle a progressivement réalisé qu'elle ne trouvait pas, dans l'étude des religions, toutes les réponses à ses questions.

«Entre-temps, je suis tombée amoureuse d'un jeune Equatorien et, après plusieurs va-et-vient entre la Suisse et l'Equateur, nous nous sommes mariés», résume-t-

elle. Pour subvenir à leurs besoins, Madeleine a renoncé à ses études et a trouvé un emploi dans le monde bancaire. Puis, petit à petit, elle et son mari ont pris des directions opposées. Ils ont fini par divorcer en 2008.

Nouvel amour et passion

«Peu après, j'ai rencontré mon mari actuel. En parallèle, j'ai commencé le mannequinat», explique-t-elle. Madeleine Farhoumand semble toujours avoir besoin de nouveaux défis per-

sonnels. Grâce à sa volonté, elle a fini par atteindre ses buts. Elle avait 23 ans quand elle a effectué ses premiers pas dans le monde du mannequinat, un âge où la plupart des filles arrêtent. Un univers rude dans lequel elle a failli se perdre: «Tu enchaînes les castings, tu n'es jamais assez ou toujours trop pour quelqu'un et tu en viens à perdre ton identité, tout en étant soumis à des restrictions alimentaires», décrit celle qui a grandi dans une famille d'agriculteurs.

Malgré cela, elle a tracé son chemin et s'est rendue dans de nombreux pays, dont la Grèce, l'Italie ou encore la France, les Etats-Unis et l'Afrique du Sud, afin de prêter ses traits à différentes marques. «J'ai beaucoup posé pour la lingerie, ce qui me convenait le mieux car j'ai des formes», lâche-t-elle en souriant. Développant un grand sens des affaires, Madeleine a réussi à se faire une place dans le monde de la mode et il lui arrive encore aujourd'hui d'accepter des mandats qui lui plaisent et qui correspondent à ses valeurs.

En parallèle, au fil des ans, des douleurs liées à la maladie de l'endométriose, que le corps médical n'est parvenu à lui diagnostiquer qu'à l'âge de 30 ans, sont devenues graduellement insupportables. Au point de parfois ne plus pouvoir marcher. Madeleine a refusé l'opération qu'on lui proposait pour remédier partiellement au problème et a commencé à s'écouter, comme lorsqu'elle était petite. Elle a ainsi trouvé des solutions en travaillant notamment sur son mental et s'est reconnectée sur le plan spirituel. Ces techniques, qu'elle a apprises et développées par elle-même, elle les partage aujourd'hui avec d'autres personnes prêtes à sortir des sentiers traditionnels et à assumer leur vie sur tous les plans. ●

« Nous cherchons tous le bonheur, mais nous ne tapons pas toujours à la bonne porte. »

MADELEINE FARHOUMAND
DE MONTHEROD À DUBAÏ

Il profite de ce que la vie lui offre



Christian Détraz avec sa femme Tammy et leur fils Ethan à Dry Lake (Las Vegas). MAI SATO

Séance maquillage avant le spectacle. DR

Christian Détraz devant le Mirage où est joué «son» spectacle «Beatles Love». DR

SHOW Après une tournée mondiale de trois ans, le Lonaysan Christian Détraz s'est établi à Las Vegas, où son aventure avec le Cirque du Soleil continue.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Une opportunité s'est présentée, il a tenté sa chance et, aujourd'hui, l'aventure continue. Le Lonaysan Christian Détraz avait 28 ans quand le Cirque du Soleil est venu en Suisse pour recruter des gymnastes spécialistes des anneaux balançants. Après les auditions, un coup de fil lui annonce qu'il fait partie, tout comme son frère Stéphane, des sept suisses retenus. Christian Détraz quitte son poste d'employé de commerce – «Je m'y plaisais beaucoup, mais quand tu as une telle opportunité...» – et, en mai 2011, les frangins s'envolent pour Montréal afin de préparer le spectacle «Michael Jackson, The Immortal World

Tour». S'ensuit une tournée mondiale qui doit durer trois ans.

«Après un an, le numéro pour lequel nous avons été engagés a été coupé du spectacle pour des raisons logistiques», raconte Christian Détraz. Retour à la maison pour cinq Hélvètes. Les deux qui sont gardés en tant qu'acrobates généralistes sont... les Lonaysans. «Pendant deux ans, j'ai tourné avec mon frère puis il a décidé de rentrer en Suisse, raconte Christian Détraz. En trois ans, nous avons visité les USA, l'Europe, l'Asie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande. J'ai découvert énormément de pays, de cultures et de cuisines différents. Des choses qui m'étaient totalement inconnues à l'époque. J'ai évolué et grandi, toutes ces expériences, ça compte.»

Du Mexique à Las Vegas

Lorsque la tournée a pris fin au Mexique, en septembre 2014, l'aventure «Cirque du Soleil» aurait pu s'arrêter là pour Christian Détraz. Quelques mois auparavant, il s'était marié avec

Tammy, une danseuse américaine qui tournait avec lui. Tous deux se sont alors retrouvés dans l'appartement de Madame à Los Angeles. Le couple n'a toutefois pas trop eu le temps de penser à la suite. La native de Seattle a en effet reçu une proposition pour danser dans «Michael Jackson ONE», un autre numéro du Cirque du Soleil, donné en permanence au Madalay Bay à Las Vegas. Un mois plus tard, Christian Détraz a été contacté par la même entreprise et a été engagé pour «The Beatles Love» qui est joué deux fois par jour au Mirage, dans la même ville.

Du célibat à la famille

Depuis deux ans et demi, le couple est donc installé à Las Vegas où est né, en septembre 2015, leur fils Ethan. «Actuellement, nous ne pouvons pas nous plaindre. Nous avons chacun une opportunité et avons pu rester ensemble, relève le trentenaire. Nous sommes dans une ville qui est top pour tout ce qui touche au spectacle. On travaille les deux et

notre fils grandit avec nous. Nous avons acheté une maison et on vit à une quinzaine de minutes du strip, la rue touristique de Las Vegas.»

Pas de fin de contrat

Le couple mène une vie aux horaires assez spéciaux puisque tous deux terminent leur deuxième spectacle de la journée vers 23h. Quant au week-end, c'est le mardi et le mercredi pour Christian et le mercredi et le jeudi pour Tammy. Quatre jours par semaine, leur fils est à la crèche qui, horaires du monde du divertissement oblige, est ouverte quasiment 24 heures sur 24. «Quand nous avons décidé de venir à Las Vegas, nous nous sommes demandé si nous allions rester longtemps, car nous avons tous des a priori sur cette ville de fête. Mais quand on y réside, on a une vision différente. Finalement, la qualité de vie que nous avons avec notre travail n'est pas si mauvaise», raconte l'acrobate.

Pour l'instant, aucune fin de contrat n'est prévue ni pour l'un

ni pour l'autre, mais ils ne sont jamais à l'abri d'un pépin de santé ou d'une décision de la direction d'arrêter l'un des shows. «Je touche du bois, parfois mon corps souffre, mais je n'ai jamais eu de fracture ou de grosse blessure. Nous avons une équipe médicale. Ces gens nous suivent et nous préparent de la meilleure façon. Pour le moment, nous vivons à Las Vegas, nous allons profiter du temps et de l'énergie que nous avons pour continuer à nous produire sur scène. Puis nous verrons ce que le futur nous réserve. Toutefois, nous avons le projet à long terme de venir en Suisse», détaille le Lonaysan.

Trop de Cenovis

Ce qui manque le plus à Christian Détraz, ce sont sa famille et ses amis restés au pays. «Ils ne se remplacent pas, on ne les trouve pas en magasin», sourit-il. Pour le reste, l'armoire est pleine de Cenovis (ne lui en amenez plus) et sinon, tout se trouve à Las Vegas ou sur Internet, même la pâte pour le réchaud du caquelon.

Sur les quatre semaines de va-

cances auxquelles il a droit chaque année, deux sont en décembre et il essaie d'en profiter pour venir en Suisse. Sinon, quand des connaissances sont de passage à Las Vegas, Christian Détraz a toujours beaucoup de plaisir à les voir. Et lorsque quelques jours de congé s'enchaînent, lui et sa femme aiment retrouver le bord de l'océan à Los Angeles, surtout l'été où la température y est bien plus agréable qu'au milieu du désert du Nevada.

«J'avoue qu'il y a six ans, je n'aurais jamais pensé être là où je suis aujourd'hui, confie celui qui a été l'un des membres actifs de Gym Morges. Ma situation me plaît, c'est quand même un métier génial: tu donnes une représentation que les gens vont applaudir. A la gym, si tu ne tends pas tes pointes de pieds, ce n'est pas bien, mais dans le cadre du spectacle, tu es là pour apporter du plaisir aux gens. Tu n'es pas jugé et j'apprécie cette liberté et cette créativité. Je veux en profiter, on ne sait jamais ce qui peut se passer.»

«Je suis optimiste et bonne vivante»

D'APPLES À BRISBANE

Jacqueline Erni profite de sa retraite en Australie. Ce pays, elle l'a rejoint en 1990 avec sa fille.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Quand on lui demande si elle pense un jour rentrer en Suisse, la réponse de Jacqueline Erni tombe sans hésitation: «Exclu! Ma vie en Australie est superbe. Sur le plan social, j'ai tellement d'avantages; le médecin est gratuit, on ne paie pas d'assurances santé sauf si on désire être en privé.» A 70 ans, celle qui a notamment vécu à Ballens ne regrette pas le choix qu'elle a fait il y a plus de vingt-six ans.

C'était en 1990. Jacqueline Erni avait déjà perdu un père, une grand-mère, un de ses deux fils nés d'une première union et puis son second mari. Un énième drame qui a fait fonction d'élément déclencheur. Avec sa fille qui n'avait pas 5 ans, elle a choisi de quitter Apples pour rejoindre l'une de ses cinq sœurs installées à Townsville, une ville de la côte nord-est de l'Australie, située dans l'Etat du Queensland. Des années plus tard, quand sa fille Aurelia a débuté l'université, elle a décidé de la suivre à Brisbane, où elle vit toujours. Aurelia, quant à elle, est revenue sur sol helvétique avec son conjoint et leur première fille il y a un an et demi. Depuis, une seconde petite princesse a rejoint la famille installée à Lucens. Ils se sont donné quelques années pour sonder l'aventure helvétique et décider si leur futur est ici ou en Australie.

«Je ne parlais pas anglais»

Jusqu'à la naissance de sa fille, Jacqueline Erni tenait le restaurant de Mollens. En Australie, elle a d'abord commencé par un emploi de femme de ménage.



En décembre 2016, la famille Erni a profité de se faire tirer le portrait. Derrière: Betty Erni et Jacqueline Erni (mère et fille). Devant: Hugues Mougou, sa femme Aurelia Erni et leurs deux filles, Zeeva et Joleen. DR

«Au début, je ne parlais pas anglais. Par la suite, j'ai recommencé à travailler dans la restauration, mais en tant qu'employée, car je voulais pouvoir être avec ma fille», explique l'énergique grand-maman.

Aujourd'hui, elle n'a plus de famille en Australie mais cela ne l'empêche pas de profiter de chaque instant. Jacqueline Erni voyage beaucoup et a passé plusieurs mois en Suisse l'année dernière. A chaque retour en Europe, elle aime rendre visite à des amis en France ou rejoindre au Danemark celle qui a été sa jeune fille au pair il y a un demi-siècle. Prochainement, elle a prévu de se rendre au

Cambodge, en Malaisie et en Thaïlande et projette de visiter les îles Fidji cet été, quand sa fille viendra la trouver. Et lorsqu'elle est chez elle, à Brisbane, Jacqueline Erni n'attend pas que les jours passent. «Je suis plus occupée que quand je travaillais, relève-t-elle. Je vois beaucoup de personnes à la retraite qui se plaignent et ne font plus rien. Moi, je suis une optimiste et une bonne vivante, j'ai décidé de voyager car je ne pouvais pas le faire quand j'étais mariée et que je tenais le restaurant.»

Traverser une forêt en feu

Jacqueline Erni n'a toutefois pas attendu la retraite pour va-

gabonder. Avec sa fille, elle est souvent partie à l'aventure dans le bush australien. Traverser une forêt en feu, rester coincée dans une rivière avec sa voiture au milieu de nulle part... rien ne lui faisait peur. Mais, dans l'éventualité d'un pépin, la restauratrice a appris très tôt à conduire à sa fille. Peu à l'aise avec la technologie, elle s'est également résolue à acheter un téléphone portable, au cas où. «Nous avons visité le pays, dont de nombreuses places sauvages. C'était la grande aventure», sourit-elle.

Aujourd'hui, alors que sa maman, sa fille et ses petites-filles sont en Suisse – son fils voyage depuis une dizaine d'années –



En haut: Jacqueline Erni en visite à Blue Mountains, près de Sydney. En bas: Avec sa fille Aurelia, toutes deux vêtues d'habits chinois, au Chinese Garden of Friendship à Sydney. DR

Jacqueline Erni se sent bien en Australie. «Je ne peux pas dire que je suis malheureuse. Je suis le genre de personne qui va de l'avant et ne regrette pas. La vie est faite d'expériences, il y en a des bonnes et des moins bonnes», relativise-t-elle.

Un bon papet vaudois

Toutefois, la Vaudoise admet que la saucisse aux choux, le saucisson vaudois et le gruyère lui manquent. Elle se souvient de ses débuts en Australie où le pain n'était que des toasts blancs qui collaient aux dents. Au départ, la nourriture qu'on trouve en Suisse lui manquait: «Après, tu apprends à cuisiner un papet

vaudois sans saucisse aux choux. Et je l'apprécie d'autant plus quand je viens en Suisse». Aujourd'hui, même si la majorité des plats australiens sont frits, elle a ses petites adresses pour retrouver les goûts de la première partie de sa vie. «On commence à avoir de plus en plus de magasins du style Delicatessen».

Il y a toutefois un élément qu'elle n'a pas pu importer: ses copines. «Ici, tu n'arrives pas à avoir des amies «à vie». Je sympathise avec les voisins mais s'ils démenagent, tu n'as plus de nouvelles. Alors que lorsque j'arrive en Suisse, mes copines, c'est comme si je ne les avait jamais quittées», sourit-elle. ●

De la petite à la Grande Pomme

APPLES A 26 ans, Besir Gashi s'est envolé pour tenter sa chance à New York où il travaille comme architecte depuis trois ans.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

De l'audace et du travail, voilà deux mots qui résument l'aventure new-yorkaise de Besir Gashi. Son master d'architecte obtenu à l'EPFL, quelques mois de travail et des notions scolaires d'anglais en poche, l'habitant d'Apples s'envole pour New York le 5 février 2014 avec un visa de touriste. Il a donc trois mois pour trouver un emploi. Besir Gashi n'avait jamais posé un pied aux Etats-Unis mais il était attiré par la ville qui ne dort jamais. Durant ses études, il avait également ressenti le besoin de changements et de relever un challenge.

Celui qui se décrit comme une personne hyperactive et discrète a estimé qu'à 26 ans, c'était le bon moment pour quitter le cocon familial et le confort de la Suisse. Au bout de six semaines, il est engagé pour une place temporaire qui se transforme rapidement en engagement. Depuis septembre 2014, il vit pleinement sa vie d'habitant de Brooklyn – il soutient les NY Islanders au hockey et les Brooklyn Nets au basket – et d'employé à Manhattan.

Des artistes internationaux
A quelques rues du World Trade Center, Besir Gashi œuvre depuis trois ans dans le milieu de l'art. La majorité des clients de son employeur – il a dû signer un document de confidentialité et ne peut donc pas donner de nom – sont des artistes célèbres. «Ce sont des personnes très exigeantes, qui savent ce qu'elles veulent. Le travail va de



«Cette photo a été prise après une conversation avec un employé à l'Apple store qui trouvait drôle que mon lieu d'origine soit Apples et que j'essaie de réparer un produit Apple à NYC, autrement dit Big Apple». PHOTOS BESIR GASHI

l'aménagement d'une galerie d'art pour des expositions temporaires – nous devons donc tenir compte du style de l'artiste – à la réalisation d'un appartement, d'un jardin, d'une terrasse ou d'un meuble sur mesure. C'est très différent des

d'un petit meuble destiné à accueillir des livres pour un appartement situé dans le bâtiment qui abrite le MoMA (le Musée d'art moderne de New York).

Dans le cadre de son emploi, Besir Gashi voit parfois une œu-

vre d'art en élaboration, avant qu'elle ne soit exposée à travers le monde. «Le contact avec ces personnes m'a motivé à rester dans cette entreprise, bien que le travail soit souvent très exigeant.

quelques jours de congé, il s'envole pour une autre partie des Etats-Unis. Il a notamment visité Miami, San Francisco, Boston, Washington et Atlanta. Los Angeles et Las Vegas sont ses deux récentes destinations.

Des regrets, il n'en a pas. «C'est une expérience incroyable. New York est une ville où les gens peuvent gagner beaucoup d'argent, elle ne dort jamais. Il faut la vivre», souligne-t-il. Toutefois, dès les premières semaines, il a dû s'adapter à l'imprévu. «Quand tu arrives à la station et que tu ne sais pas quand arrivera le prochain train, pour un Suisse, c'est difficile au début», rit-il.

Le moment de rentrer

Vu l'actualité, difficile de ne pas évoquer le nouveau président des Etats-Unis avec lui, ce d'autant qu'il travaille près de la Trump Tower. «Ici, c'est un sujet

un peu délicat. Je ne suis pas directement concerné mais mes amis sont très affectés. C'est la première fois que je ressens ce chagrin et de la honte chez eux. Au quotidien, il y a des rassemblements de plus en plus importants. New York est clairement une ville contre Trump. D'ailleurs, mes amis me disent que si je veux rentrer en Suisse, c'est le moment, qu'ils comprendront».

Et ils ne se trompent pas tellement puisque dès le moment où Besir Gashi a décidé de partir à New York, il savait que cette aventure ne serait pas éternelle. Dans quelques mois – la date n'est pas encore arrêtée –, celui qui est né au Kosovo et qui a grandi à Apples rentrera dans son pays d'adoption. Après un peu plus de trois ans dans la Grande Pomme, la Suisse sera son prochain challenge. ●



La vue depuis le bureau de Besir Gashi avec les nouvelles tours du World Trade Center et l'Empire State Building.

«**En Suisse, il y a une certaine humilité dans ce qui est construit, alors qu'ici on a envie de montrer que ça a coûté cher.»**

BESIR GASHI NÉ AU KOSOVO, IL A GRANDI À APPLES ET VIT À NEW YORK

quelques expériences que j'avais eues en Suisse», détaille-t-il. A titre d'exemple, il cite un projet prévu sur deux ans à coups de deux à trois semaines de travail par-ci par-là pour la réalisation

de l'art en élaboration, avant qu'elle ne soit exposée à travers le monde. «Le contact avec ces personnes m'a motivé à rester dans cette entreprise, bien que le travail soit souvent très exigeant.

Seulement quelques jours de vacances

Au début, pour convaincre son patron de l'engager, Besir Gashi a travaillé quelque 80 heures par semaine. Aujourd'hui, il est au régime américain en termes de vacances: soit 10 jours par année. Il ne rentre donc pas en Suisse mais ce sont ses parents, son jeune frère et des amis qui viennent parfois le trouver avec comme règle numéro un d'apporter du gruyère, du fromage à raclette et du chocolat. «J'ai ma machine à raclette ici», sourit-il.

Et lorsqu'il n'a pas de visite et

Ne pas paniquer face au froid

CANADA La Vaudoise
Magali Gagnon a émigré en décembre 2014 à Trois-Rivières, avec son mari et leurs trois filles.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Les premières années de sa vie, Magali Sciboz, de son nom de jeune fille, les vit à Saint-Prex. «A la récréation, mon grand-papa venait m'apporter un Mars et me disait chut, tu ne dis rien, sinon je vais me faire engueuler par ta grand-mère», se remémore-t-elle, sourire aux lèvres.

Les Sciboz tenaient un magasin d'alimentation générale dont le jardin communal était «le point de ralliement pour l'apéro». Aujourd'hui, le papa de Magali, tout comme sa tante et son oncle, habite toujours dans cette commune avec laquelle elle garde encore des liens étroits. Car jusqu'à ce qu'elle vole de ses propres ailes, elle vivait principalement, depuis le divorce de ses parents, avec son frère chez leur maman dans le Gros-de-Vaud.

Et aujourd'hui, changement total d'environnement. Magali Gagnon a emménagé à Trois-Rivières, une ville de quelque 135 000 habitants située entre Montréal et Québec. La Vaudoise et sa famille ont quitté la Suisse le 13 décembre 2014. La raison principale se prénomme Luc. Il y a plus de dix ans, ce Québécois est venu en Suisse pour



Sur le domaine de trois hectares que Magali (ci-dessus sur «Thor») et Luc Gagnon ont pu acquérir à Trois-Rivières, le couple compte cinq chevaux (dont quatre pensionnaires) et un lama. Ils disposent notamment d'une grande maison, d'un manège et d'un grand parc en herbe. Enfin, sauf l'hiver, quand tout est recouvert de neige. Quant à leurs filles, c'est en bus qu'elles se rendent à l'école. PHOTOS DR/MAGALI GAGNON

une année, sans prévoir d'y rester, mais «il est tombé sur moi», sourit celle qui l'a épousé en 2003. Au bout de treize ans en Suisse, Luc Gagnon commençait à s'ennuyer de sa contrée natale. La trentenaire, elle, était motivée à découvrir d'autres choses.

Ma maison, ma famille et mes chevaux au Canada

La possibilité qu'offrait le pays à la feuille d'érable de devenir pro-

priétaire était l'un des autres éléments qui ont pesé dans la balance. «En Suisse, c'était financièrement impossible, tandis qu'ici nous avons pu acquérir une grande maison avec toutes les infrastructures pour les chevaux», relève-t-elle. Car sa grande passion, ce sont les équidés. Après diverses formations, notamment en massothérapie, physiothérapie et homéopathie. Depuis plusieurs années, Magali Gagnon est indépendante. Elle prodigue ses soins à de nombreux équidés. Une activité qu'elle a poursuivie au Canada et grâce à laquelle elle arrive à faire vivre sa famille qui compte trois filles, Cloé (7 ans), Audrey (5 ans) et Anaïs (2 ans et demi).

Toutefois, les débuts n'ont pas été faciles. «J'ai perdu mon cheval. Il était censé me rejoindre et n'est jamais arrivé. Je l'avais depuis douze ans. Sur le moment, je me

suis dit que si l'aventure débutait ainsi, ça n'irait pas. Quand tu pars à l'étranger, tu investis beaucoup d'énergie pour le déménagement. Pour moi, cette passe-là était la plus difficile, je ne m'y attendais pas», relève Magali Gagnon qui, aujourd'hui, ne regrette pas son choix. Et de continuer: «Mes parents sont en bonne santé. Toutefois, le jour où il leur arrivera quelque chose, ou à mon frère, on en reparlera».

La distance pèse parfois

Très sincère dans ses propos, Magali Gagnon admet parfois avoir des coups de blues. Quand il lui arrive quelque chose de positif, le décalage horaire l'empêche d'appeler immédiatement son papa pour le lui raconter. La perte de sa grand-maman paternelle et de celle de cœur (la maman de la femme de son père)



a été difficile. Elle aurait voulu être auprès de sa famille, mais la distance, et aussi la réalité financière, l'ont retenue dans La Belle Province.

Malgré ces petits moments, la Canadienne d'adoption se dit sereine. «J'ai pris ma décision de partir en connaissant les conséquences». Et grâce notamment à son retraité de papa, un peu de Suisse lui parvient régulièrement sous forme de chocolat, mais aussi de Cenovis et de Parfait. Quant à sa maman, elle lui envoie les produits de santé au naturel qu'elle peine à trouver au Canada.

«Une belle expérience»

Aujourd'hui, un peu plus de deux ans après son déménagement, Magali a un œil amusé sur quelques-unes de ses premières fois. «Lors de mon premier

– 25 degrés, je suis sortie et j'ai inspiré très fort, par plaisir de découvrir cette météo, et mes narines ont gelé. Une autre fois, j'ai fermé les paupières et elles se sont collées», rigole-t-elle. Après un très court instant de réflexion, elle a mis ses mains sur ses yeux et est rentrée se réchauffer. Et les jours où il a fait – 41 degrés, elle a attendu que la température remonte à... – 38 degrés pour aller nourrir les chevaux.

Ces températures extrêmes en hiver impliquent une organisation différente qu'en Suisse, mais qui, à l'écouter, lui plaît. Et de conclure: «C'est une belle expérience et, sans vouloir paraître élitiste, je pense qu'elle n'est pas à la portée de tous, car elle demande une grande capacité d'adaptation et une faculté d'introspection: que suis-je capable de faire, de réaliser. Mais ça en vaut la peine». ●

«Partir à l'étranger demande une grande capacité d'adaptation et une faculté d'introspection. Mais ça en vaut la peine.»

MAGALI GAGNON UNE DÉSORMAIS QUÉBÉCOISE QUI A DE LA FAMILLE À SAINT-PREX

«Il faut suivre ce que l'on ressent»

NOUVELLE-ZÉLANDE Charly Cornut a quitté Apples pour visiter Auckland, les îles du Pacifique et le Brésil. Retour prévu en juillet.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

«Depuis que je suis tout petit, je parle d'aller en Nouvelle-Zélande, raconte Charly Cornut, qui a quitté son poste d'enseignant à Bière. Et le bon moment est venu. J'avais terminé mes deux ans avec mes élèves qui sont entrés en 9^e année et je ne voulais pas quitter les suivants au milieu d'un cycle. Puis après, tu t'engages dans plusieurs domaines, tu ne pars jamais et tu te réveilles à 50 ans, frustré. Ça ne me correspond pas. Il faut suivre ce qu'on ressent.»

C'est ainsi que le 4 novembre dernier, le jeune Vaudois de 26 ans quitte Apples, destination Auckland. C'est là qu'il a décidé de poser son sac pour plusieurs mois. Il ne se souvient pas de ce qui a déclenché l'envie de découvrir la Nouvelle-Zélande, hormis le souhait de rencontrer d'autres cultures. Aujourd'hui, il réalise son rêve de gosse, et c'est là le plus important.

Charly Cornut a choisi de rester six mois dans le pays avec, dans quelques jours, une

« C'est la première fois que je voyage seul et ce n'est pas une catastrophe. »

CHARLY CORNUT
PARTI POUR NEUF MOIS



Pour son premier voyage en solitaire, Charly Cornut a choisi de visiter la Nouvelle-Zélande, où il prévoit de rester jusqu'en avril. Pour la période de Noël, deux amis l'ont rejoint depuis la Suisse et, à bord d'un mini-van, ils ont visité de nombreux endroits. PHOTOS CHARLY CORNUT/DR

incursion en Australie pour des raisons de visas. «Passer une semaine à Sydney, il y a pire», sourit-il. Après son séjour néo-zélandais, il visitera encore pendant un mois des îles du Pacifique. «Parce que je n'en suis pas très loin et que mon deuxième prénom, Teva, est tahitien.» Une île d'où vient sa maman, même si aujourd'hui il n'a plus de famille là-bas.

De l'Australie au Brésil, en passant par la Californie

S'ensuivront une dizaine de jours en Californie, avec notamment des arrêts à San Diego et à San Francisco. Puis direction le Brésil où des amis, peut-être, le rejoindront. «Je m'y suis déjà rendu plusieurs fois. C'est un peu mon pays du cœur et j'ai décidé d'y retourner un peu plus longtemps afin de visiter le Nordeste.» Son

retour en Suisse est prévu pour début juillet.

Il reste donc au jeune voyageur encore plusieurs mois pour profiter. Et Charly ne compte pas rester les bras croisés. Il a passé les premières semaines à Auckland dans une famille d'accueil, tout en suivant des cours d'anglais le matin. Un bon moyen pour arriver en douceur et bénéficier des conseils des locaux. Il a d'ailleurs gardé contact avec les deux fils de cette famille, qui ont le même âge que lui.

Puis, deux copains de Suisse l'ont rejoint. A trois, ils ont traversé l'île nord de la Nouvelle-Zélande et exploré une partie de l'île sud. «C'était génial! Nous avons mangé de la route, marché et campé», résume Charly Cornut.

Peu après le départ de ses amis, le globe-trotteur vaudois s'ins-

talle dans une colocation à Auckland. Il met ainsi toutes les chances de son côté pour faire de nouvelles rencontres. «J'essaie de rester actif. Je profite de mon temps libre pour faire pas mal de sport et prendre part à des activités que je ne ferais pas forcément en Suisse.» Celui qui a notamment joué au FC Echichens s'essaie donc au rugby. «Actuellement, c'est la saison off. Il n'y a que du touch rugby, sans contacts physiques. Une chance pour moi, je peux ainsi jouer sans me faire écraser!» Mais Charly Cornut prévoit de rejoindre une équipe de football dès février, quand la saison reprendra.

Rencontres éphémères

Une pointe de regret toutefois: ses soirées en ville – il pourrait rédiger un guide sur la vie nocturne d'Auckland – aboutissent



à de nombreuses rencontres mais sans jamais déboucher sur une amitié. «C'est plus compliqué que ce que j'imaginais, admet-il. Je pensais pouvoir me créer un petit réseau, je suis un peu surpris. La mentalité est très anglo-saxonne. Dans leur manière de faire la fête également. En Suisse, nous allons entre amis passer une soirée dans un bar. Eux, ils arrivent dans un pub et sont déjà sur Saturne, ou pas loin. Car ils ont bu, souvent beaucoup, avant.»

Un autre aspect le déconcerte, c'est la nourriture: «C'est un des points qui m'empêcherait de m'installer ici. Tout est frit et gras. Les jeunes se nourrissent mal. Ils se blindent de protéines. Maintenant que je suis en colocation, je mange davantage ce que je veux, et donc mieux. Mais cela fait aussi partie de l'expérience.» Il n'empêche que les légumes et sur-

tout le pain lui manquent.

Des changements d'habitudes qui ne le découragent pas pour autant. Car Charly prend la vie avec entrain. Il profite du moment présent en se laissant guider par les envies, les découvertes et les rencontres. Sans oublier de blaguer et de rire. «Je n'ai aucun regret. Aucun coup de blues. J'adore! C'est la première fois que je voyage seul et ce n'est pas une catastrophe.» Après réflexion, il confesse une frustration: «Ne pas pouvoir faire autant de blagues que je veux à cause de la langue, rit-il. Mais à chaque fois qu'il y en a une qui passe, tu te dis que ça doit être ça qu'on appelle le bonheur!»

INFO+

Mais où est Charly?
Pour suivre Charly Cornut:
<http://ouestcharly.ch>

Tracer la route avec un ami

BURSINS Après quatre mois de voyage en Amérique du Nord et cinq à s'entraîner au Canada, Colin Wyss est rentré fin mai.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Comme quelques autres gymnasiens, la maturité tout juste en poche, Colin Wyss a choisi de prendre une année sabbatique avant d'entamer des études universitaires. Pendant neuf mois, il a foulé les terres d'Amérique du Nord, d'abord des Etats-Unis, puis du Canada. «Nous les avons choisis pour vivre un peu le rêve américain, visiter le pays qu'on voit dans tous les films. De plus, à vingt ans, ma grand-maman paternelle y est allée en voyage, tout comme mon père au même âge, c'était presque une tradition à maintenir», sourit Colin Wyss qui a fêté ses 20 ans en route. Avant d'ajouter: «Ce voyage avait aussi pour but de me décider sur ce que je voudrais accomplir dans la vie et j'ai découvert que tout est possible.» Rentré depuis le 28 mai, le fils du pasteur qui a habité Préverenges avant Bursins est déjà orienté vers la rentrée universitaire. Il étudiera l'arabe et l'histoire à Genève et a été accepté pour le programme sportif d'élite. Colin Wyss est un triathlète qui a réalisé, lors de son séjour au Canada, ne pas être loin du niveau continental.

Car s'il a traversé presque trente Etats américains durant les quatre premiers mois, il a aussi pédalé, couru et nagé pendant les cinq derniers mois. Pour cette année transitoire, il a choisi de s'entraîner à Victoria – non loin de Vancouver – avec Carolyn Murray, une triathlète canadienne qui a pris part aux Jeux olympiques de 2008.

Durant cette période à l'étran-

ger, il a passé son temps avec ses collègues triathlètes et n'a que peu voyagé, si ce n'est un déplacement en Floride au mois de mars pour participer à une épreuve continentale. Toutefois, entre les heures passées à courir, pédaler ou nager, Colin Wyss a quand même essayé de profiter d'un peu de temps libre pour découvrir Victoria. Il a particulièrement été choqué par le contraste entre la ville, plutôt riche, et les nombreux sans-abri croisés en chemin. Si Colin Wyss ne regrette pas du tout son séjour à l'étranger et ses nombreuses heures à s'entraîner, c'est de ses quatre mois de voyage avec son meilleur ami, Bastien, qu'il garde les meilleurs souvenirs.

D'ouest en est

Les deux amis décollent le 1^{er} septembre 2015, direction le Montana (USA) où Bastien a des connaissances. Rapidement, ils achètent un van tout agencé – «un Chevrolet, souligne Colin Wyss. C'est encore le rêve américain» –, ajoutent quelques détails pour vivre dedans et c'est parti pour un «road trip» de quatre mois en descendant la côte ouest, traversant le sud, remontant sur le Canada par la côte est pour finir par traverser le pays à la feuille d'érable et terminer à Vancouver où les deux amis se quittent fin 2015. Pour l'anecdote, juste avant de prendre la route, Colin Wyss a dû passer son permis de conduire aux Etats-Unis car il venait de le rater en Suisse. Et être deux à conduire c'est plus agréable quand on parcourt 22 000 km.

Imprévus en cours de route

Avant de terminer leur boucle, les deux compères ont dû faire face à plusieurs imprévus. Au Texas, c'est un ouragan qui les force à délaissier leur van pour du couchsurfing (dormir sur le



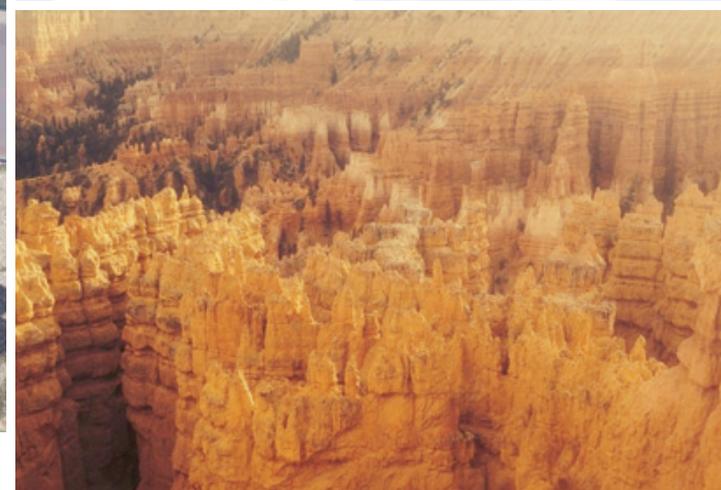
Colin Wyss, lors d'une coupe continentale de triathlon à Sarasota (Floride), avec Bastien (au volant) dans leur van. En bas à droite, Bryce Canyon. DR

canapé d'un habitant). «Nous sommes restés 4-5 jours à Houston, en attendant que la météo se calme», précise-t-il. Une manière peu, voire pas onéreuse, de loger qu'ils ont utilisée quelques nuits et qui leur a permis de sortir du van et de facilement rencontrer des locaux. Au nord-est, à Boston, c'est la neige qui les accueille, fin novembre. «On a commencé à avoir un peu froid dans notre van. Nous avons mis du scotch à certains endroits, puis on s'est construit un chauffage en pot de terre cuite et nous avons même acheté des bouillottes», détaille l'habitant de Bursins. Mais le gros imprévu arrive au Canada, à Nipigon, au-dessus du Lac Supérieur: la transmission de leur véhicule les lâche au milieu de

rien. Colin et Bastien se font tracter sur 80 kilomètres, doivent se résoudre à abandonner leur fidèle compagnon et finissent par rejoindre Vancouver en bus. «C'était compliqué de rassembler toute la vie du van dans une valise», sourit-il

Des parcs aux villes

En dehors de ces quelques imprévus, leur voyage a surtout été ponctué par des visites et marches dans les nombreux parcs. Ses coups de cœur sont le Bryce Canyon, avec ses magnifiques paysages si différents de la Suisse, et le National Glacier Park dans le Montana, «qui ressemble davantage à la Suisse, mais en plus impressionnant.» «Sur la côte ouest, nous avons aussi beau-



coup cherché les couchers de soleil. Assis à côté de notre van, je jouais de la guitare et nous profitions de ce moment», raconte Colin Wyss, le sourire aux lèvres. Il garde aussi en mémoire les choses simples, tels les longues discussions qui ont agrémenté leur route, les levés à 3 ou 4 heures du matin pour rouler de nuit ou encore les musiques, surtout folk, écoutées en route. Une préférence? Les Irlandais de Rainbow Kitten Surprise.

S'ils ont adoré les parcs, visiter des villes n'était pas leur première option, «nous ne nous attendions pas à ce que les villes nous attirent, mais au final, nous avons été surpris d'en trouver plusieurs de sympa. Nous avons beaucoup aimé San Francisco pour ses montées et

descentes, elles nous ont rappelé Lausanne. Mais aussi pour les bâtiments un peu plus anciens et le côté très vivant de cette ville. La Nouvelle-Orléans, son quartier français et son ambiance très festive était dans nos préférées. Mais j'ai eu un coup de cœur pour San Antonio, notamment avec sa rivière et son ancienne cathédrale», détaille celui qui a aussi apprécié revoir des endroits qu'il a découvert à 14 ans, quand il a vécu huit mois à Ottawa lors d'une année sabbatique en famille.

Longer les côtes avec leur van, notamment en Caroline du Nord, où ils se sont plantés avec leur van sur une plage en sable, et la traversée de l'Oregon, font également partie de ses moments préférés. ●

Le respect de l'autre à la japonaise

GILLY-TOKYO Alexander Craker vit actuellement au Japon avec sa compagne, mais un voyage autour du monde se prépare.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

L'Anglo-Suisse Alexander Craker vit peut-être à l'autre bout du monde, mais grâce à internet son appartement à Tokyo est à deux pas de Gilly où il a grandi. «Je converse régulièrement par Skype avec ma maman et elle me raconte tous les ragots. Je sais donc encore ce qui se passe à Gilly», sourit-il. Avec ses amis, il reste également en contact et sera cet été en Suisse pour le mariage de l'un d'eux. «D'ailleurs quand j'ai une urgence parce que je n'ai plus de Ragusa, je peux compter sur mes amis pour m'en envoyer», ajoute Alexander Craker. En dehors de ce chocolat, la fondue est l'autre mets suisse qui lui manque le plus. L'Aromat, les morilles séchées et le thé froid de la Migros font aussi partie du top 5.

Il y a un autre élément qui rapproche le Japon de La Côte: le métier d'Alex Craker. Après des études de philosophie à Leeds, en Angleterre, le Vaudois obtient un diplôme de traducteur à Genève et, depuis six ans, œuvre comme traducteur indépendant français-anglais. Un métier qui lui permet de travailler d'à peu près n'importe où, tant qu'il y a une bonne connexion internet. C'est ainsi que malgré son départ pour Tokyo en octobre 2014, il a gardé ses clients suisses, principalement issus du sport, de la banque et de la culture, tel le Festival des arts vivants de Nyon.

Toutefois, travailler à, ou depuis, l'étranger n'est pas une première pour Alexander Craker qui a notamment vécu un an à Madagascar. «Avant le Japon,

j'étais en Chine pour les Jeux olympiques de la jeunesse et, avant cela, un mois en Russie pour les JO de Sochi», donne-t-il en exemple.

Niveau intermédiaire

Le Japon, il n'y avait jamais posé un orteil. C'est sa compagne, Auxane, elle-même traductrice, qui l'a emmené. Elle y avait décroché un contrat, parlait déjà la langue et s'y plaisait bien. L'anglophone s'est donc mis au japonais et a obtenu, «avec beaucoup de fierté, car c'était vraiment intense comme étude», le niveau intermédiaire B1. Aujourd'hui il maîtrise 500 caractères et il lui en faudrait 2000 pour lire un journal, mais son niveau de japonais lui permet désormais de se faire comprendre au quotidien. «Depuis que je comprends ce qu'on dit autour de moi, cela a changé ma perception de Tokyo», souligne Alex Craker. En dehors de la langue, vivre au Japon est également un dépaysement social et culturel. «Ici, c'est la Suisse 2.0. Tout est nickel, il n'y a pas un papier par terre et cela sans être policé. Au contraire, la police est là pour aider les gens, elle est très serviable. La sécurité est incroyable, tu peux laisser ton porte-monnaie et ton téléphone sur la table dans un café, revenir 30 minutes plus tard et tout est resté à sa place, sans que personne n'y ait touché. Je suis toujours impressionné par la sympathie, la gentillesse et le sens civique très fort des Japonais. Leur civilité et leur reconnaissance de l'autre en tant qu'être qui existe, c'est l'un des éléments que je vais garder du Japon», raconte-t-il. Avant d'ajouter: Toutefois, j'ai l'avantage et le plaisir de vivre ici en tant qu'indépendant. Car être employé d'une entreprise japonaise ne serait pas la même chose, ils ont peu de vacances et travaillent beaucoup.»

Au fil des mois, Alexander Craker et sa compagne, qui avait déjà séjourné au pays du Soleil-Levant, apprennent à ne pas



avoir d'attitudes inappropriées, même si cela leur arrive sans le savoir. Comme la fois où, habitué à la Chine où on commence à compter en levant le petit doigt, au Japon on lui a expliqué que lever l'auriculaire signifie qu'il est célibataire et disponible. «On apprend en faisant des erreurs. Aujourd'hui, je les remarque surtout chez les touristes, par exemple quand ils parlent fort ou mangent dans le métro, ce qui ne se fait absolument pas. Quand nous le voyons, nous ne voulons pas être amalgamés avec eux», explique-t-il.

Traditions et modernités

Le Japon, c'est aussi un pays qui est très proche de ses traditions et en même temps très mo-

derne. A écouter cet ancien gymnasiens de Nyon, on aurait envie de sauter dans le premier avion pour visiter le Japon (selon lui, mai et novembre sont les deux meilleures périodes pour des vacances).

Leur prochaine escapade, c'est de se rendre à 1000 km de Tokyo, dans l'île d'Iriomote, dite les Galapagos d'Asie, qui s'atteint après 25 heures de bateau. Mais depuis l'automne 2014, le couple valdo-genevois a déjà visité Okinawa où il a vécu deux typhons en une semaine, Hokkaido et sa tempête de neige, sans oublier la fois où, à quelques centimètres, ils ont pu assister à un entraînement de sumo. Mais son coup de cœur semble être Tokyo, une mégapole formée

de nombreux «petits villages» agglutinés les uns aux autres. Une énorme ville avec peu de trafic et où Alex Craker aime se déplacer à vélo.

Un voyage de deux ans

Dans les mois et années à venir, Alex et Auxane ont prévu de continuer à découvrir, voyager et apprendre. A la fin de l'année, ils seront de retour en Suisse. Une période durant laquelle Alexander Craker prévoit de faire revivre l'un de ses groupes de musique. Car en plus de la culture et du sport, il est passionné de musique. Dans son premier groupe, le Team Patience Watch dont le revival est prévu pour cet hiver, il était batteur et, dans son second groupe,



Ci-dessus: Auxane et Alex en yukata (robe de chambre) dans une auberge traditionnelle (ryokan) à Hakone. En haut à gauche: Auxane et Alex lors d'un week-end à Shimodo, dans la péninsule d'Izu, pour profiter de la mer. En bas à gauche: Les Suisses sont devenus de grands amateurs d'une des traditions japonaises: le karaoké. Ici dans un bar japonais avec leurs amis français, Myriam et Ioan. DR

Chapter, il occupait le poste de guitariste chanteur.

Après ce petit passage sur La Côte, le couple prévoit d'entamer un voyage de deux ans, tout en gardant ses clients. «Voyager nous apporte des perspectives différentes, on prendra le temps de s'offrir ce qu'il y a de bon dans chaque pays», ajoute-t-il. Au menu de leur tour du monde, ils ont notamment prévu l'Afrique du Sud, l'Iran, l'Australie et l'Amérique du Sud. Et l'an prochain, pour les 40 ans d'Alexander Craker, ils ont le projet de gravir le Kilimandjaro.

Après ce voyage, Alexander et Auxane pensent revenir à Tokyo, ils s'y plaisent et lui aimerait y être pour les Jeux olympiques d'été en 2020. ●

Se laisser aller au gré des rencontres

SAINT-PREX Tout juste rentrée de six mois de voyage, Elena Clénin raconte son séjour en Australie et en Asie.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Elle a 19 ans, sourit à la vie et en profite. Après l'obtention de sa maturité en juin 2015, Elena Clénin choisit de s'accorder une année sabbatique avant d'entamer, si les examens d'entrée sont réussis, des études de vétérinaire. Pour son voyage, la Saint-Preyarde est d'abord tentée par les Etats-Unis. «*Mais je n'étais pas totalement convaincue, surtout d'y aller seule*», explique-t-elle. Un jour, un ami berlinois – rencontré lors de son séjour de trois mois dans la capitale allemande dans le cadre de ses études gymnasiales en voie bilingue – lui annonce qu'il a prévu de partir en Australie. C'est le déclic pour Elena Clénin qui, après quelques mois de travail, s'envole le 13 octobre 2015. Celle qui se dit «*très famille*» laisse derrière elle ses parents, ses deux grandes sœurs et son copain pour se retrouver avec l'Allemand Fabi à Melbourne.

Là-bas, une connaissance de Fabi leur prête une voiture pour une semaine. Les deux amis en profitent pour visiter les environs: Parc national Wilson Promontory – «*Un endroit magnifique, mon préféré d'Australie. Nous avons vu des kangourous, des koalas et un*



Elena Clénin avec ses deux sœurs, Sarah au milieu et Nadine à droite, à Sydney. Avec Pauline, une Suisse rencontrée en route, à Ninh Binh au Vietnam. Dans l'outback australien devant le bus qu'elle a loué avec l'Allemand Fabi. Avec d'autres voyageurs à Whitesundays en Australie. DR



serpent, duquel on ne s'est pas trop approché, ne sachant pas s'il était venimeux ou non» – Phillip Island, où ils rencontrent de nombreux pingouins, et parc national des Grampians. Ils empruntent égale-

ment la Great Ocean Road, profitant des nombreux points de vue. A Sydney, le duo reste deux semaines et achète un van. Séjournant dans une Auberge de jeunesse, Elena et Fabi côtoient d'autres vadrouilleurs, dont deux personnes avec qui ils prennent la route, direction le nord. Un cinquième larron rencontré en route rejoint l'équipe. Durant trois mois et demi, ils tracent la route, visitant plusieurs îles sur leur passage, telles les Whitsundays et Magnetic Island et fêtent Noël et nouvel an à Brisbane.

Réaliser ses rêves à Cairns

Le voyage se passe bien, même si, parfois en pleine nuit, ils sont réveillés par les rangers australiens. Ceux-ci leur demandent gentiment de partir car les touristes n'ont pas le droit de stationner pour la nuit à l'endroit choisi. A Cairns, Elena Clénin réalise l'un de ses rêves: sauter en parachute. «*C'était magnifique. Un sentiment de liberté totale en sortant de l'avion, même s'il y a un petit peu d'appréhension*, raconte-t-elle, enjouée. *C'est aussi à Cairns que j'ai effectué ma première plongée. Nous sommes descendus à 12 mètres sur la barrière de corail et avons notamment vu des petits requins, et des Nemo.*»

C'est là, au nord de l'Australie,

«C'était magnifique. Un sentiment de liberté totale en sortant de l'avion.»

ELENA CLÉNIN À PROPOS DE SON SAUT EN PARACHUTE À CAIRNS (AUSTRALIE)

que leur chemin se sépare: Fabi descend en van sur Melbourne et Elena s'envole pour Sydney, rejoindre ses sœurs et leur ami, venus pour trois semaines. Ensuite, retour à Brisbane où Elena Clénin avait déjà séjourné un mois. Elle y rencontre une Suisse, un Italien et un Français avec qui elle décide de partir en Asie.

Le quatuor atterrit à Hanoï et visite le nord du Vietnam, notamment Halong Bay et Sapa. Leur envie les guide ensuite vers le Laos, qu'ils rejoignent après 28 heures de bus. «*C'était un peu difficile, mais impressionnant, de voir l'organisation et les paysages qui sont très différents de la Suisse et de l'Australie*», relève-t-elle. Au nord de ce pays, la troupe profite du beau temps pour une balade d'un jour avec des éléphants, avec, comme moment privilégié, le droit de partager la baignade avec les pachydermes. «*Ensuite nous pensions partir au sud et, sur un coup de tête, nous avons rejoint*

Bangkok», sourit Elena Clénin. Par hasard, elle croise le chemin d'une Canadienne qu'elle avait rencontrée en Australie. Cette dernière rejoint l'équipe, alors que l'autre Suisse les quitte. Les quatre s'envolent pour la Birmanie. «*A nouveau un pays très différent, pas encore très touristique. Les paysages sont jolis, différents et les gens très chaleureux*», continue la future universitaire. Ils y restent deux semaines et, à Bagan, les deux filles n'hésitent pas à se lever avant l'aurore pour apprécier le lever de soleil sur les temples et les nombreuses montgolfières coloriant le ciel. Dans ce pays, Elena a également eu l'occasion de visiter un monastère où de jeunes moines s'apprêtaient à entamer leur séjour au terme duquel ils doivent se décider s'ils continuent sur cette voie ou non. La musique et les couleurs de fête qui régnaient dans le village sont des images que la Saint-Preyarde n'oubliera pas.

«Noutchi» rentre en Suisse

De retour au Vietnam, les quatre amis visitent cette fois le sud, puis retournent à Sapa pour un trek de deux jours. Un des autres moments qu'Elena Clénin a particulièrement apprécié. «*Les paysages étaient incroyables. Nous avions un guide local, très gentil, qui nous a permis de rencontrer d'autres Vietnamiens avec qui nous avons partagé le thé. Nous avons même dormi dans sa maison, rencontré sa femme et sa fille de 4 ans. Le soir, d'autres villageois sont venus. C'était un moment fort de partages.*» Mais toute bonne chose à une fin et les quatre amis retournent sur Hanoï où ils se séparent. Le Français a rejoint l'Australie, l'Italien son pays natal, la Canadienne le Laos et Elena Clénin est rentrée en Suisse.

A Genève, sa famille et son copain l'attendent avec une pancarte «*Welcome back Noutchi*» (son surnom), c'était le 8 avril. «*Je les ai vus par la vitre en attendant mon sac et j'ai fondu en larmes*», dit-elle.

De son voyage, Elena Clénin ne regrette rien. Elle relève avoir eu particulièrement de chance dans ses rencontres et a beaucoup apprécié les moments partagés avec les autres touristes. «*C'était une très, très bonne expérience, je suis contente d'être partie.*» Avant de relever qu'en plus de sa famille, la nourriture suisse lui a manqué, particulièrement les yogourts moka. Et à peine arrivée, elle a mangé une raclette et, le lendemain, une fondue. ☉

PUBLICITÉ

Auberge Communale de Burtigny
Fondus: bourguignonne - vigneronne - au fromage
Filets de perches à gogo le lundi

BUBL ROZ CUISINIER Restauration non-stop le dimanche
1268 Burtigny - Tél. 022 366 20 21
Fermé le mardi et le mercredi

Falzars

LIQUIDATION TOTALE

de -30% à -80%

sur nos collections

Weekend, Armani Jeans, Closed, TwinSet, Maliparmi...

Falzars

Grand'rue 10 - 1260 Nyon - 022 361 91 62

Nyon

Encore quelques places disponibles

PUBLICITÉ



Nombreux et heureux au Québec

DE SAINT-PREX AU CANADA
En 1992, Fritz et Marianne Brauchi et leurs 5 enfants ont quitté les bords du Léman pour une ferme au Québec, à Victoriaville.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Locataire d'une ferme à Saint-Prex, Marianne et Fritz Brauchi savaient qu'il ne leur serait pas possible, financièrement, d'acheter un domaine en Suisse. En 1990, le couple, originaire du canton de Berne – ils se sont rencontrés à Saint-Prex où Marianne revenait régulièrement après une année passée comme jeune fille au pair chez Marinette et Pierre-Alain Tardy, agriculteurs – effectue un voyage au Canada. «*Nous pensions quitter la Suisse, mais nous avions peur de l'annoncer à notre propriétaire, on venait de resigner pour quelques années de plus*», précise Marianne Brauchi. C'était sans compter sur l'esprit de déduction du propriétaire qui leur a dit qu'ils n'étaient certainement pas partis au Canada seulement

pour des vacances et que s'ils lui présentaient un repreneur fiable, il ne voyait pas d'inconvénients à ce que le couple parte avant la fin du bail. Une année après, les Brauchi retournent au pays à la feuille d'érable et visitent une vingtaine de fermes. Ils jettent leur dévolu sur la première qu'ils ont vue. Elle est située à une quinzaine de kilomètres du centre de Victoriaville, qui compte quelque 45 000 habitants. Le 29 mars 1992, ils quittent définitivement la Suisse. «*Au Québec, les Canadiens riaient en se demandant pourquoi les Suisses venaient dépenser toutes leurs économies en une semaine pour acheter une ferme*», se souvient-elle.

De 35 à 80 vaches

Comptant déjà cinq enfants âgés de 2 mois à 6 ans, Marianne a donné naissance à deux autres en 1993 et 1995. Depuis trois ans, les Brauchi sont déjà cinq fois grands-parents et un sixième est en route. Tous binationaux, l'aînée Marlise est éducatrice, Rès et Thomas viennent d'officiallement reprendre le domaine agricole, Samuel est ambulancier, Désirée (la dernière née en Suisse) suit des études de phytothérapeute, David est policier et la dernière, Lilianne, étudie pour devenir nutritionniste.

Au fil des ans à Victoriaville – entre Québec et Montréal – il n'y a pas que la famille qui s'est agrandie, le domaine aussi. A



1. Marianne Brauchi avec une portée d'entlebuch. 2. Fritz Brauchi avec le dernier des petits-enfants. 3. La famille Brauchi, le 29 mars 1992, lors de son arrivée à l'aéroport de Montréal. 4. La famille, il y a 4 ans, lors du mariage de Samuel, le quatrième des sept enfants Brauchi, et Marie-Pier. DR

leur arrivée, les Brauchi avaient 35 vaches laitières et cultivaient essentiellement de l'herbe et du maïs, sur 110 hectares. Aujourd'hui, les deux frères possèdent 140 ruminantes, dont 80 à traire, et 220 hectares. Il y a cinq ans, ils ont investi dans un séchoir à foin, une grande nouveauté pour le Québec. En plus de davantage nourrir leurs bêtes avec de l'herbe séchée, plutôt que provenant du silo, ils espèrent en commercialiser pour les chevaux.

Agé de 63 ans, Fritz vient d'officiallement transmettre le domaine à ses fils et Marianne, 54 ans cet automne, s'est lancée dans l'élevage de chiens.

Il y a trois ans, le couple a quitté sa maison, la laissant à ses enfants, pour s'installer à 3 km à vol d'oiseau de la ferme – 12 km par la route qui contourne la forêt. Si Fritz continue de donner des coups de main à ses fils, Marianne s'occupe de ses petits-enfants et de sa vingtaine de chiens adultes, reproducteurs et retraités compris. Elle a commencé l'élevage il y a une dizaine d'années avec des caniches et, depuis, se sont ajoutées deux races suisses: des bouviers

de l'Entlebuch et des grands bouviers suisses.

La souriante Marianne précise qu'ils n'ont jamais regretté leur choix. «*Avec une grande famille, nous sommes très bien ici. Nous avons de la place*», souligne-t-elle de son accent suisse allemand mélangé à des sonorités québécoises. Le suisse allemand est la langue de leur famille, que les enfants utilisent encore entre eux.

Décalage

Mais quand Marianne rentre en Suisse rendre visite à ses parents à Thoun, elle sent qu'elle doit toujours se justifier. Car en l'écoutant parler, personne ne se doute qu'elle ne vit plus en Suisse depuis près de 25 ans et ne comprend pas pourquoi elle peut paraître perdue. «*Mais ce que j'apprécie énormément quand je reviens en Suisse, c'est que tout fonctionne, est organisé et ponctuel. Des fois ce n'est pas le cas au Canada. Ici on vit comme ça arrive. D'un côté j'apprécie, mais parfois c'est fatigant*», raconte-t-elle, toujours avec son ton très enjoué.

Avant de rentrer au Québec, elle profite également d'ache-

ter du chocolat. Pour les autres ingrédients qui lui manquaient, surtout au début, à savoir le sucre vanille, l'aromat et le bouillon Knorr, elle a trouvé un magasin proche de chez elle qui s'est spécialisé dans les produits suisses et la fabrication, notamment, de saucissons vaudois. Et de raconter qu'une de ses voisines utilise toujours le vinaigre Kressi.

Si Marianne Brauchi se plaît au Canada, malgré la froideur des hivers, il y a un point qui l'a choquée: la mentalité des Québécois avec les animaux. «*Beaucoup n'ont aucune compréhension de l'animal et un*

chiot de trois mois devrait déjà être éduqué et propre, souligne Marianne, qui participe aussi à des compétitions d'obéissance avec ses chiens. *J'ai de la peine à m'en «débarrasser», alors je reprends et garde ceux qui viennent en retour.*»

Et de la Suisse où tous les deux ont des frères et sœurs, les nouvelles lui viennent surtout par son mari, qui continue de lire le «Blick» et, parfois, regarde le téléjournal. Cependant, ils n'ont pas prévu d'y revenir. «*Ce ne serait plus possible financièrement et ici nous nous sentons plus libres et moins contrôlés.*»

UNE FAUSSE RUMEUR À SAINT-PREX

Il y a plusieurs années, une rumeur a circulé à Saint-Prex: cela n'allait pas du tout pour les Brauchi au Canada et Marianne avait quitté la maison. En réalité, un Saint-Preyard séjournant en Amérique du Nord a appelé pour rendre visite aux Brauchi et Marianne lui a dit que ça n'était pas possible pour le dimanche en question, car «elle était partie» (sous-entendant qu'elle serait absente le jour en question). Une petite différence d'expression entre le français de Suisse et celui du Québec qui a généré cette «terrible» et rapide nouvelle au sein des villageois de la commune vaudoise. Marianne Brauchi précise en riant: «*Vous pouvez écrire: nous sommes toujours ensemble.*» Le couple a fêté 31 ans de mariage. ◉

PUBLICITÉ

Home Literie bico
www.home-literie.ch
Offre bico du 25 au 30 avril derniers jours Rabais+livraison +débaras offert
Mauverney 18b 1196 Gland t. 022 / 364 54 64 p. 079 / 622 10 56

PUBLICITÉ

Adrien Perdicaro
Peinture & Rénovation
Entreprise jeune et dynamique, établie au cœur de La Côte sur l'Arc Lémanique à St-Cergue. Met à disposition son savoir-faire et ses conseils. Peinture intérieure, extérieure. Rénovation chalets, dessous de toit, volets, façade. Crépi, enduit, tapisseries. Nettoyage et entretien de toiture, terrasse et dallage extérieur. Nous nous déplaçons et effectuons vos devis gratuitement et sur-mesure selon vos besoins et vos souhaits.
Ch. Du Carroz-Delay 12
1264 St-Cergue
078 694 27 37

Browns Education Specialist Sarl
bes école d'anglais et Agence de Séjours Linguistiques - cours d'anglais pour enfants et adultes en groupe ou privé
Summer School - École d'été
Enfants -stage de artisanat et bricolage et stage de cuisine
"Little Chef" du 4-8 Juillet
le choix entre 3 possibilités -stage de la journée complète:-



De la glace morgienne à l'australienne

ADÉLAÏDE Passionnés de hockey sur glace, c'est pourtant le football qui conduira la famille Friederich en Australie.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Laurent Friederich est né et a grandi à Morges. Il y a suivi sa scolarité, a joué au hockey sur glace dans le mouvement juniors du Forward HC, a été sapeur-pompier volontaire et, jeune adulte, aimait retrouver ses amis au Bell's pub. Rien ne prédisait que ce Morgien quitte un jour la région, et encore moins la Suisse. Pourtant, depuis l'automne 2008, il vit à Adélaïde, dans l'Etat d'Australie du Sud.

Derrière cette nouvelle aventure se cache une Italienne, Alessandra. C'est par Internet que les deux se rencontrent. Elle cherchait des personnes avec qui communiquer pour améliorer son français. «Et, de fil en aiguille... Je suis allé en Italie, elle est venue en Suisse en déclarant à son papa qu'elle suivait des cours linguistiques. Puis nous nous sommes fiancés. Là, son père avait déjà compris», sourit-il. Alessandra s'installe à Morges et ils se marient en 1999. De cette union sont nés deux garçons, Jeremy en 2002 et Julian en 2005.

La famille d'Alessandra vit en Italie et au rythme des matches de football de son frère, Diego Pellegrini. Ce joueur professionnel, qui a notam-

ment gagné la coupe de l'UEFA avec Parme en 1994, a été engagé par une équipe qui a fait faillite juste avant le début de la saison. Et comme toutes les autres avaient déjà leur contingent, c'était au début des années 2000, il décide de se rendre en Australie où joue l'un de ses amis. Après deux saisons avec Adélaïde City, Diego rentre en Italie. Deux ans plus tard, en 2006, il quitte à nouveau la Botte pour le pays des kangourous. La qualité de vie, les paysages, tout lui plaisait et la maman suggère que toute la famille y émigre.

Aventure à l'australienne

Vivant alors en Suisse, Laurent et Alessandra Friederich tentent l'aventure, eux aussi. Grâce à son diplôme d'interprète, Alessandra obtient un

emploi de responsable qualité qu'il occupe dans une entreprise d'Apples, le reste des affaires est entreposé dans le garage de ses parents, dont une partie s'y trouve toujours, et c'est le grand départ.

«Nous sommes arrivés à Adélaïde en octobre 2008, sans avoir un emploi», souligne le bavard Laurent Friederich. Après une semaine, il trouve un emploi dans une fromagerie italienne où, la nuit, il s'occupe de pasteuriser le lait. Quelques années plus tard, le Morgien revient à la mécanique et trouve un emploi dans la tôlerie, dans une entreprise qui fabrique notamment des plans d'évier en inox. Malheureusement, à la fin de novembre 2014, après avoir perdu de gros clients, son employeur doit se séparer de plusieurs sa-



« Le visa a été accordé le 8 août 2008 avec la condition qu'on arrive avant le 25 octobre. »

LAURENT FRIEDERICH IL A QUITTÉ MORGES POUR ADÉLAÏDE EN AUSTRALIE

vis a et le droit d'y emmener sa famille. «La réponse est tombée le 8 août 2008 avec la condition qu'on arrive sur sol australien avant le 25 octobre», relève Laurent Friederich. L'appartement est remis, le mécanicien de formation quitte son em-

placé et Laurent Friederich se retrouve au chômage. Fin janvier 2015, il retourne chez son premier patron à la fromagerie, mais il s'occupe cette fois de transformer la crème en mascarpone, en double-crème et en double-crème à la



Les Friederich à Granit Island, une île située à une centaine de mètres au large de Victor Harbour, lieu de vacances pour les gens d'Adélaïde. LDD

reconnues en Australie. Comme il y a des pompiers professionnels, nous n'intervenons quasi jamais, alors qu'à Morges, quand je travaillais dans l'entreprise de mon père, je pouvais quitter mon travail dès qu'une alarme sonnait», détaille-t-il. Après deux à trois ans, Laurent Friederich décide d'arrêter son engagement au sein des hommes du feu australien.

Et même si parfois la Suisse lui manque un peu – ayant également été membre de la Jeunesse de Yens, Laurent Friederich rêverait de refaire un nouvel an avec ses amis, dont le président de la société de l'époque est son témoin de mariage – le Morgien de cœur déclare n'avoir aucun regret. «Je n'aurais pas tout quitté à 50 ans, mais à 30 ans c'était le bon moment et, pour l'instant, nous n'avons pas le projet de rentrer», dit celui qui demande toujours à ses parents de lui amener du Rivella et du Sinalco quand ils viennent leur rendre visite, environ tous les un an et demi.

Depuis leur départ, les Friederich ne sont revenus en Suisse qu'une seule fois. Mais grâce aux réseaux sociaux, Laurent souligne être facilement et rapidement au courant de ce qui se passe à «La Coquette». Un moyen pour lui de garder quelques attaches avec le lieu où il a grandi. ●

Aucun grand regret

Toutefois, Laurent Friederich n'a pas emmené que le hockey sur glace dans ses valises. En Australie, il a aussi rejoint une équipe de pompiers volontaires. «Mais ils n'ont pas le même fonctionnement qu'en Suisse et mes diverses formations, telles que le secourisme, le portage d'appareils respiratoires ou mon permis de camion, n'ont pas été

APPEL DU LARGE

Une âme voyageuse ou d'expatrié figure parmi vos connaissances?

Vous connaissez quelqu'un de La Côte qui a choisi de s'expatrier à l'autre bout du monde ou une personne qui réalise ou vient d'accomplir un voyage au long cours et pensez que son aventure pourrait intéresser nos lecteurs? Contactez-nous à info@lacote.ch (sous mention «La Côte du bout du monde»).

vanille. «Mon pêché mignon et, en plus, je dois goûter pour contrôler qu'il y a suffisamment de vanille», dit-il en fermant les yeux, un sourire aux lèvres.

De son côté, sa femme ne reste pas inoccupée. En parallèle avec premier emploi de vendeuse dans une boulangerie, elle suit des cours de comptabilité australienne. Après diverses évolutions professionnelles, depuis quelques semaines, Alessandra est devenue comptable indépendante et compte déjà plusieurs clients. Un début prometteur, selon son époux.

Une vie autour du hockey

Leurs enfants se sont également vite adaptés à leur nouvelle vie. Ils sont trinationaux et parlent trois langues. C'est grâce à cet aspect que l'aîné a été pris dans la seconde meilleure école publique d'Adélaïde et, ayant naturellement de la facilité, suit sa scolarité en accéléré. Tous deux jouent également au hockey sur glace et au hockey inline. Une passion que leur a transmise leur papa, un fan de Fribourg-Gottéron. «J'ai croché sur cette équipe quand ils compétaient le duo russe Bykov-Khomutov. Mon père tient pour Davos, il y a toujours un échange de SMS entre nous quand ces deux clubs s'affrontent», raconte Laurent Friederich, qui aujourd'hui suit et soutient ses deux fils. L'aîné, gardien, joue dans l'équipe nationale de inline dans sa tranche d'âge, «et ils lui prédisent un bel avenir en hockey sur glace», souligne le fier papa, qui est également coach et s'occupe de la trésorerie de l'association de hockey. Parfois, les deux frères se retrouvent à jouer l'un contre l'autre et Julian ne manque pas



En 2011, les parents, Laurent et Alessandra, avec leurs deux fils hockeyeurs, Jeremy (le gardien) et Julian. LDD

Nyon

Encore quelques places disponibles de la 5^e Harmos aux classes de maturité

Renseignements et inscriptions: 022 593 88 88

ECOLE MOSER



15 JOURS IRRÉSISTIBLES

2 CANAPÉS

CUIR DE BUFFLE

= Fr. 2310*

Du 11 au 30 avril



CANAPÉS 3 PLACES ET 2 PLACES MANHATTAN

*Fr. 2310 les 2 canapés au lieu de Fr. 3300. Prix de lancement TTC maximum conseillé, hors livraison (tarif affiché en magasin), valable du 11 au 30/04/16 pour l'achat groupé des 2 canapés, coloris gris réf. BF Silver Grey.

Crissier/Lausanne – Route Sous-Riette 15 – www.cuirno1.ch

CUIR N°1



Depuis 1976, 40 ans de savoir-faire



La banque, les voyages et la course

ANGLETERRE Grâce à son emploi dans la banque, le Saint-Preyard Michel Tardy a vécu à New York et est depuis 2008 à Londres.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

S'il a dans l'idée de revenir vivre un jour à Saint-Prex, son village natal, Michel Tardy profite actuellement au maximum de sa vie. Voyages professionnels et privés, marathons et maintenant Ironman, rien ne semble arrêter ce quadragénaire.

C'est son emploi dans le milieu bancaire qui l'a mené dans différentes villes. Il a effectué son apprentissage à la SBS (reprise par UBS) à Morges et «je me suis retrouvé par hasard dans les changes», souligne-t-il.

Intéressé par les produits dérivés, Michel Tardy assiste un jour à une présentation. A la fin, l'orateur a lancé un jeu de questions-réponses et le jeune Saint-Preyard s'en sort mieux que les autres banquiers plus expérimentés. Le présentateur, impressionné, lui offre un poste dans les changes et c'est ainsi que Michel Tardy entame, en 1994, sa carrière dans ce secteur bancaire. Un poste qui l'intéresse beaucoup et lui permet de voyager.

Il y a vingt ans, il quitte la région morgienne pour la plus grande place financière helvétique: Zurich. «Quand tu travailles dans la banque en Suisse, il est plus important de passer par Zurich que Lausanne. De plus, j'avais envie de découvrir le monde et finalement ce souhait a duré plus longtemps que prévu», sourit-il.

C'est en 2003, toujours pour le même établissement suisse, il s'envole pour New York. Durant son séjour à Manhattan, Michel Tardy change d'entreprise, mais reste dans le même secteur.

Cinq ans après son arrivée sur sol américain, il revient sur l'Ancien Continent. Mais bien qu'il apprécie rendre visite à sa famille et à ses amis restés au bord du Léman, Michel Tardy saisit une nouvelle opportunité de vivre dans une autre mégapole. Ainsi, depuis 2008, il est établi à Londres.

Polyglotte et curieux

Des trois villes, qu'il trouve très sympas, c'est pour la Grande Pomme qu'il a une petite préférence. «C'est à New York que je me sentais le plus comme à la maison, je ne sais pas vraiment pourquoi, c'était une question de feeling.»

Michel Tardy apprécie particulièrement le côté latino de cette ville. Il pouvait ainsi profiter de s'exprimer, en plus de l'anglais, en espagnol et en portugais. A New York, il améliore également son suisse allemand. En effet, si à Zurich il avait le plus souvent tendance à se retrouver avec les Romands, aux Etats-Unis, c'était plutôt avec une majorité d'Alémaniques.

«C'est peut-être pour cela que je me vois moins m'installer en Asie, car je n'y parle pas les langues et, quand tu maîtrises une langue étrangère, c'est plus facile car tu apprends davantage des gens et de leur culture, relève-t-il. De plus, les voyages m'ont amené une ouverture au monde que je n'aurais pas eue si j'étais resté en Suisse. D'ailleurs, si un jeune hésite à partir, je lui dirai qu'il doit saisir l'opportunité et que, si ça ne va pas,



Michel Tardy en ce début d'année à Hong Kong. Il a pris le temps pour une photo, plus ou moins à mi-parcours, lors d'une épreuve de course à pied de 50 km. DR

il peut toujours rentrer. Mais une telle expérience ouvre les horizons, remet les choses en perspective et tu réalises qu'il y a des gens sympas partout. Et que, finalement, nous ne sommes pas vraiment différents des autres.»

Les trois villes, Zurich, New York et Londres, lui offrent un autre avantage, celui de voyager rapidement, car elles ont toutes des vols directs pour de nombreuses destinations. Car s'il se déplace régulièrement pour le

travail, Michel Tardy aime également visiter d'autres pays sur son temps libre. Mais pour lui, poser les pieds sur chaque continent comme il l'a fait, ne rime pas avec farniente à la plage, mais avec chaussures de course. Michel Tardy aime courir et compte déjà 89 marathons à son actif, dont un record personnel de 11 épreuves en une année. Son meilleur chrono, 3h13, il l'a obtenu à Zurich, la ville où il a commencé à participer à ce type

de courses. Toutefois, sa favorite reste l'épreuve à travers New York – qu'il a courue à neuf reprises: «Le parcours est magnifique, il y a un peu de challenge et c'est, parmi ceux auxquels j'ai pris part, celui où il y a le plus de spectateurs. Ils restent des heures et quand ils hurlent à ton passage pour t'encourager, c'est un sentiment très sympa. Le marathon du Medoc, en France, est génial aussi, car tu te déguises et t'arrêtes à 22 reprises pour déguster des vins.

Mais tu n'y vas pas pour un chronomètre.»

Jamais rassasié de défis, Michel Tardy a ajouté, aux 42,2 km de course à pied, 180 km à vélo et près de 4 km de natation. Il compte déjà plus d'une dizaine d'Ironman (l'un des plus longs formats de triathlon) à son actif!

Voyages professionnels, sportifs ou pour le plaisir, l'ancien gymnaste saint-preyard ne reste pas en place. De plus, Londres n'est pas très loin de Saint-Prex et il revient plusieurs fois par année. Cet été, il rentrera pour prendre part à sa troisième fête de l'Abbaye. «J'en suis membre depuis que je vis à Londres. Cela me permet de garder contact avec l'équipe de copains», précise-t-il.

Voter par correspondance

Michel Tardy continue également de se tenir informé sur ce qui se passe dans son pays d'origine. «Je regarde régulièrement le téléjournal et l'émission «26 minutes.» En cette période d'élections et de votations (les Suisses de l'étranger, Vaudois, ne peuvent participer qu'aux scrutins fédéraux), il est particulièrement attentif et trouve important de glisser son avis dans l'enveloppe. «J'ai toujours voté depuis l'étranger.»

Mais il ne manque pas non plus de suivre les décisions à venir dans les endroits où il vit. «Je suis obligé, car cela a un impact sur mon travail», explique-t-il en évoquant le gros sujet actuel en Grande-Bretagne, le Brexit, soit la possibilité que le Royaume-Uni sorte de l'Europe.

«Ce qui ferait bouger la livre sterling, mais rendrait aussi les accords bilatéraux avec la Suisse caduques et je n'aurais plus le droit de travailler en Angleterre», évoque Michel Tardy, qui n'a pas attendu pour demander, et obtenir, sa carte de résident permanent. Ce qui, quoi qu'il arrive, lui permettra de jouir encore quelques années de la capitale britannique.

Et un retour définitif en Suisse? «C'est dans l'idée, au plus tard le jour où j'ai une famille ou marre des grandes villes», répond-il. Mais à l'écouter, cette option ne semble pas être pour tout de suite... ○

«C'est à New York que je me sentais le plus comme chez moi, je ne sais pas vraiment pourquoi, c'était une question de feeling.»

MICHEL TARDY APRÈS ZÜRICH ET NEW YORK, CE SAINT-PREYARD VIT À LONDRES



La tranquillité des grands espaces

BIÈRE Du petit village du pied du Jura aux immenses étendues du Minnesota, Cédric Zoell découvre l'agriculture américaine.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

«Ce matin, ça va, il fait -22 °C», lâche Cédric Zoell un jour de mi-janvier. L'agriculteur de 21 ans, qui subit cet hiver des températures approchant les -40 °C, a quitté Bière pour vivre une année à Wheaton. Une ville du Minnesota proche de la frontière entre les Dakotas du Sud et du Nord.

Le Minnesota, un hasard

Parti le 1^{er} avril 2015, il doit revenir en Suisse le 31 mars pour des raisons de visa. «Je n'ai pas envie de rentrer. Je suis bien là, au milieu des champs», déclare le laconique jeune homme. A la question de savoir s'il se considère comme quelqu'un de discret qui n'aime pas trop la foule, Cédric Zoell sourit immédiatement et répond oui.

Si le Minnesota est un hasard – il est passé par Agrimpuls (une

division de l'Union suisse des paysans), qui lui a proposé cette destination et il a accepté – les Etats-Unis ne le sont pas. «J'ai toujours voulu venir aux USA pour voir comment ça se passe et, surtout, apprendre l'anglais», souligne Cédric Zoell qui n'a pas retenu beaucoup de ses cours de la langue de Shakespeare à l'école obligatoire. Il admet que deux mois lui ont été nécessaires pour tenir une conversation avec ses patrons.

Récolte marathon de betteraves sur 20 jours

Dans sa famille d'accueil, qui compte quatre enfants entre 13 et 20 ans, le Birolan se sent bien. Sur l'exploitation qui cultive notamment du soja, blé, maïs et des betteraves sucrières, Cédric Zoell a différentes tâches. En ce moment, son rôle est de nourrir les moutons et de faire la paille. Tous les deux jours, il prend le camion – pas besoin d'un permis spécial – pour aller chercher de la nourriture. «Sur les 25 kilomètres à parcourir, si je croise deux ou trois voitures, c'est beaucoup», soulève-t-il. Après avoir récolté les betteraves durant une vingtaine de jours avec des équipes qui se relayaient 7 jours sur 7, 24 heures sur 24, l'équipe profite de l'hiver, plus calme.

Les employés passent des heures dans l'atelier mécanique à réviser et à réparer les machines. «Ce qui n'est pas facile, ce sont les systèmes d'unités qui ne sont pas les mêmes qu'en Suisse. Ici tout est en miles, gallons et ce n'est pas évident quand on travaille à l'atelier. Mais j'ai beaucoup appris au niveau mécanique et c'est très bien», raconte Cédric Zoell. Car aux Etats-Unis, tout est mécanisé et les agriculteurs réparent le plus souvent eux-mêmes. «Souvent, nous n'avons pas besoin de descendre de la cabine du tracteur. Même pour nourrir les bêtes».

Avec l'hiver froid et sec l'eau



Le Birolan Cédric Zoell devant l'un des nombreux tracteurs que compte l'exploitation de 2300 hectares à Wheaton, dans le Minnesota. LDD

gèle ce qui ne facilite pas le travail. Pour éviter que les tracteurs soient à l'arrêt, ils sont dotés d'un fuel résistant au froid et, «chaque

Cédric Zoell s'attendait à d'autres dimensions que ce qu'il connaît du pied du Jura, mais les distances et quantités l'ont quand

pressionnant de voir les alignées de tracteurs et moissonneuses-batteuses dans les hangars. Et le domaine, malgré ses 2300 hectares, reste petit. Pas très loin d'où je suis, un autre en compte plus de 50 000», ajoute l'agriculteur qui, à son retour sur sol vaudois, travaillera avec son papa qui a des vaches laitières et cultive betteraves et pommes de terre.

Tourisme avec les parents

Durant son séjour, Cédric Zoell a profité d'une visite de ses parents pour découvrir davantage que le Minnesota et sa région de lacs au nord.

Durant une vingtaine de jours, la famille Zoell a roulé à travers le Dakota, s'est arrêtée au Nebraska

pour visiter une exploitation qui engraisse 82 000 bêtes! Puis ils ont rejoint le Colorado, découvert Las Vegas, San Francisco, la Nappa Valley, mais aussi le Grand Canyon. Ils sont ensuite revenus sur le Minnesota en passant par le Yellowstone National Park.

Mentalité plaisante

Et que retiendra-t-il de son séjour? «Je garderai la mentalité, la langue et la façon de s'organiser. J'ai également beaucoup appris au niveau mécanique, ce qui est très bien», répond celui qui trouve qu'en France et en Suisse, il y a beaucoup de jalousies. «Tout le monde critique les autres, ce n'est pas le cas ici», apprécie ce discret agriculteur. ●

«**Chaque fois que nous avons terminé avec une machine, nous devons la brancher à une prise qui garde le moteur au chaud.»**

CÉDRIC ZOELL AGRICULTEUR

fois que nous avons terminé avec une machine, nous devons la brancher à une prise qui garde le moteur au chaud», explique le Birolan.

même surpris quelquefois. «Ils ont les mêmes machines que nous, mais au lieu d'en avoir deux, ils en ont quatre ou plus. C'est assez im-



Petits Colombiens aux petits soins

LULLY Depuis plus d'un an, Tamara Martinez vit à Mocoa, en Colombie, où elle a créé un centre gratuit de physiothérapie.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Malgré la pluie fine et la neige de janvier à Morges, le sourire de Tamara Martinez est toujours là, à illuminer son visage. Elle avait 24 ans, le 20 septembre 2014, lorsqu'elle a quitté sa famille et Lully pour rejoindre Mocoa en Colombie (lire nos éditions du 15 août 2014 et du 6 janvier 2015). Cette région située dans l'Amazonie est proche de la frontière avec le Pérou et l'Equateur.

En semaine, cette physiothérapeute consacre six heures par jour à traiter gratuitement des enfants qui ont principalement des pathologies neurologiques et sont délaissés par l'Etat colombien. Tamara Martinez s'est donné pour règle de se retirer si un physiothérapeute colombien peut s'occuper du patient.

Souvent, certaines familles ne viennent ou ne peuvent pas venir au rendez-vous dans le local mis à disposition par la Croix-Rouge. Alors, trois fois par semaine, Tamara Martinez se rend à domicile. Au début, en taxi pour rejoindre le rendez-vous le plus éloigné, avant de revenir à pied en passant par les autres.

Vingt-cinq enfants par semaine

Il y a quelques mois, grâce aux dons reçus par le biais de l'association qu'elle a créée, AmaNiños, la jeune femme acquiert un scooter. «Cela me change la vie, c'est un gain de temps», souligne-t-elle, malgré qu'environ la moitié des routes ne soient pas goudronnées. Actuellement, la Lullierane soigne 25 enfants par semaine. En juin, elle est partie avec sa brigade de bénévoles issus de diverses associations pour le sud de la province de Putumayo, dans une zone «chaude» en raison de la présence proche des Forces armées révolutionnaires de Colombie. Le groupe s'est arrêté, en une semaine,



Tamara et Sébastien qui, après 7 mois de thérapies et 6 semaines de plâtre à la suite d'une opération des jambes, peut enfin effectuer ses premiers pas à l'aide d'un cadre de marche. LDD

dans trois villes, offrant 78 traitements de physiothérapie et 107 soins médicaux.

De retour pour deux mois en Suisse, Tamara Martinez repartira le 31 janvier pour «au moins une année» durant laquelle d'autres volontaires, pour la plupart suisses, la rejoindront. «Des physiothérapeutes, mais aussi des logopédistes et une technicienne orthopédiste afin d'élargir les soins. Je ne sais pas comment ils m'ont trouvée, mais je suis vraiment contente, car c'est une vraie aide», souligne-t-elle.

Une bonne raison de rester en Colombie

Financièrement, Tamara Martinez vit grâce aux salaires récoltés durant ses retours en Suisse, mais aussi avec l'aide de l'association Physiothérapeutes du monde, dont elle est devenue la vice-présidente et qui lui paie le logement et la nourriture. «Cette année, ils ajoutent un défraiement,



Martine (assise), une volontaire autrichienne venue quelques semaines à Mocoa, permet à Tamara d'offrir un traitement en binôme afin de réaliser des thérapies plus complexes. LDD

elle quittera l'Amérique du Sud. «Je pense revenir chaque année pour me ressourcer en Suisse. Mais sur du long terme, je ne sais pas encore. La qualité de vie est différente en Colombie, les gens

Julio. La Vaudoise a rencontré cet étudiant en qualité et sécurité au travail lors d'une soirée, en juin. «C'était un petit coup de foudre. Il est venu un mois ici pour découvrir ma culture, comment est la Suisse et pourquoi je suis ainsi», raconte celle qui ne s'est pas gênée de lui offrir un petit «savon» lors de sa première rencontre avec la neige. «Ici, il a été surpris par le choix et la variété des produits.»

Des douceurs dans la valise

Pour son retour en Colombie, Tamara Martinez glissera dans sa valise du chocolat, de l'Aromat, du Maggi et du Cenovis «alors que je n'en mange jamais en Suisse, mais là-bas, si j'ai un coup de blues, je m'en tartine un peu», précise-t-elle.

Dans le pays qu'elle a choisi, après un volontariat de six mois en Equateur à la fin de ses études

de physiothérapeute à Lausanne, Tamara profite également de voyager: «J'ai pris quelques vacances, notamment quand ma famille est venue me trouver et, les week-ends, je visite d'autres villes. Car quand tu es dans un autre pays, c'est important de le connaître.»

Rien ne semble entraver la bonne humeur et la volonté d'aider, gratuitement, les plus défavorisés qu'elle. A chaque retour en Suisse, la Lullierane organise un souper de soutien et continue de recevoir des encouragements et félicitations de différentes personnes. «Pour moi, c'est normal de m'investir ainsi, mais c'est plaisant de constater que j'ai un appui derrière», dit-elle, simplement. ◉

INFO+

Pour suivre le travail de Tamara
www.facebook.com/PhysioduMonde
ou http://new.canthophysio.org

PUBLICITÉ

Retrouvez les débats des candidats aux Muni de Nyon, Gland et Rolle

DÉBAT NYON
28, 31 janv. à 19, 21 et 23h

DÉBAT GLAND
26, 29 janv. à 19, 21 et 23h

DÉBAT ROLLE
27, 30 janv. à 19, 21 et 23h

SUR CABLECOM à Rolle et dès le 1^{er} février sur SWISSCOM TV
En partenariat avec

La Côte
www.nrtv.ch
nyonrégion télévision

Nous recherchons des femmes de ménage!

Que cherchez vous?

«La qualité de vie est différente en Colombie, les gens sont moins des robots qu'ici. Toutefois, si un jour j'ai des enfants, j'aimerais qu'ils étudient en Suisse.»

TAMARA MARTINEZ PHYSIOTHÉRAPEUTE

ce qui équivaut au total à un salaire là-bas. L'idée est d'ensuite pouvoir le donner à un Colombien qui reprendrait la suite», explique celle qui ne sait pas encore dans combien de mois ou d'années

sont moins des robots qu'ici. Toutefois, si un jour j'ai des enfants, j'aimerais qu'ils étudient en Suisse», continue Tamara, qui a une autre raison de retourner en Colombie. Celle-ci s'appelle



Un de ses stages passait par les îles

APPLES Après un stage d'infirmier effectué à Wallis, Jonathan Neuffer a profité de visiter Tonga, la Nouvelle-Zélande et Fidji.

FABIENNE MORAND
info@lacote.ch

Jonathan Neuffer, son diplôme d'infirmier HES bientôt en poche, a saisi l'opportunité d'effectuer l'un de ses six stages à l'étranger. Il a passé deux mois à Wallis, une île qui forme l'une des collectivités d'Outre-mer française, dans le Pacifique Sud.

Le natif d'Apples a travaillé dans l'un des trois dispensaires, ainsi qu'à l'hôpital, en médecine puis en chirurgie. Jonathan Neuffer s'est retrouvé face à beaucoup de leptospiroses, une maladie infectieuse transmise par les rats, nombreux sur l'île. Le diabète, les rhumatismes aigus et les plaies chroniques sont courants. «Les habitants ne font pas attention à leur santé, ils marchent beaucoup pieds nus et quand il pleut, la plaie se réinfecte», explique-t-il.

Six francs l'endive

Durant ces deux mois, Jonathan et sa collègue nyonnaise, Célia Grossen, rencontrent la population locale qu'il décrit comme très accueillante et ouverte. Leur voisine leur fait découvrir l'île. Rapidement, les deux stagiaires réalisent à quel point la nourriture est chère. «Quatre endives nous ont coûté 24 francs suisses!» Ils croisent aussi les «rae rae», des hommes élevés comme des filles et qui en ont gardé des gestuelles. L'expérience et les rencontres sont riches.

«Je ne me vois pas faire toute ma vie en Suisse, je trouve la mentalité trop fermée. Mais peut-être que d'ici là, j'aurais trouvé la perle qui me fera rester.»

JONATHAN NEUFFER GLOBE-TROTTEUR ET INFIRMIER EN DEVENIR

Des mésaventures qui le font rire

Jonathan Neuffer, qui aura 28 ans cette année, a profité de ce stage pour voyager, seul. Avant Wallis, il découvre les Fidji et, après, parcourt Tonga et la Nouvelle-Zélande. Quelques frayeurs sont venues agrémenter son séjour à l'étranger de quatre mois. «L'adrénaline est montée plusieurs fois», admet-il. Durant ses cinq semaines en Nouvelle-Zélande où il a loué un van, un soir il décide de se garer sur une magnifique plage de galets. Mais il a plu durant la nuit. «Quand j'ai voulu repartir, ça patinait. J'ai d'abord essayé d'avancer en mettant un linge sous les roues, sans succès. Puis en poussant le van, impossible. Heureusement, deux promeneurs passaient par-là. Ils ont dû appeler une troisième personne et on y est arrivé. Ils m'ont demandé si je n'aurais pas pu rester sur la route pour la nuit. Je leur ai répondu que oui, mais c'était plus joli sur la plage», rigole Jonathan Neuffer.

Un jour, il emprunte une route caillouteuse pensant qu'elle ne serait pas longue: 90 km plus... tard, il arrive enfin, sur la réserve, à une station-service. Sur les deux îles, le natif d'Apples marche beaucoup. Lors d'un trek de trois jours, il pense que les cabanes sont pourvues de couvertures, comme en Suisse. Après la première nuit, qui fut longue car froide, il s'achète un sac de couchage.

«Ils ont voulu me marier»

Sur Tonga, où le futur infirmier diplômé passe dix jours, il se retrouve presque avec la bague au doigt. «Ils ont voulu me marier avec la petite sœur car elle me trouvait chou. J'ai répondu non



La Nyonnaise Célia Grossen et Jonathan Neuffer ont effectué l'un de leur stage d'infirmier à l'hôpital de Wallis. LDD

et ils n'ont pas insisté.» Cette demande a eu lieu après un culte auquel la famille l'a invité à assister. «Je pensais en avoir pour une heure, mais la cérémonie a duré trois heures. En tongien, avec un missionnaire qui me faisait plus ou moins la traduction», détaille-il.

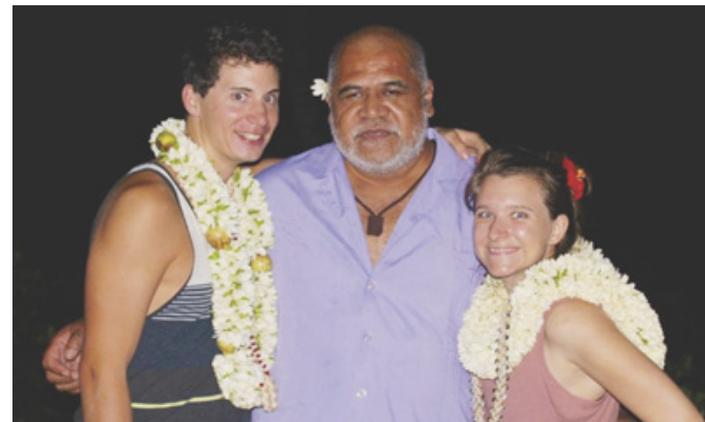
Dans cet Etat de Polynésie, Jonathan Neuffer profite de pratiquer la plongée; il y voit notamment des tortues et des raies. «Je voulais aussi nager avec les baleines, mais je les ai manquées d'une semaine. Tant pis, j'y retournerai», rit-il.

A la fois beau et très pollué

Avant d'arriver à Wallis, le jeune homme s'est arrêté dix jours aux Fidji. «Sur les photos, tu vois de magnifiques plages et j'ai été surpris. C'est très pollué, assez sale et les bâtiments alentour ne sont pas très neufs.» La déception est compensée par un vol en hydravion pour rejoindre une au-

tre île et durant lequel, par le hublot, il découvre de magnifiques couleurs et les petites îles.

van, en Nouvelle-Zélande, il n'hésite pas à prendre des auto-stoppeurs et partage ainsi un



Jonathan et Célia entourent l'un de leurs collègues infirmiers lors de leur fête de départ. LDD

Une surprise pour Noël

Au final, Jonathan Neuffer ne regrette pas un instant ses choix: «Partout où je suis allé, les paysages étaient fabuleux.» Son sourire et sa bonhomie lui offrent de nombreuses rencontres. Avec son

bout de route avec d'autres touristes. Mais les semaines passent et l'argent file. «Je devais rentrer le 7 janvier, mais financièrement je savais que des factures m'attendaient en Suisse», répond celui qui choisit la sécurité.

Avec la complicité de l'une de ses deux sœurs, il fait la surprise à sa famille et atterrit le 24 décembre à Zurich. Et pour remercier sa sœur venue le chercher à l'aéroport, Jonathan occupe durant quelques semaines une chambre chez elle, à Leysin. Car c'est dans ce village que l'infirmier effectue actuellement son dernier stage.

Envie d'humanitaire

Et après? «J'ai encore trois mois de service civil. Ensuite on verra. J'aimerais travailler deux ans en hôpital, puis suivre une spécialisation en maladies tropicales pour partir avec le CICR ou une autre organisation. Je ne me vois pas faire toute ma vie en Suisse, je trouve la mentalité trop fermée. Je me verrais bien en Amérique du Sud, aider les plus démunis ou aller sur le lieu d'une catastrophe. Mais peut-être que d'ici là, j'aurais trouvé la perle qui me fera rester. On verra. C'est un projet.»



Le tour du monde en neuf mois

VOYAGE Ils sont jeunes, amoureux, et ont pris leur sac à dos pour un tour du monde en 9 mois. Récit de Florine Gros et Johan Lecoq.

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

De la patience a été nécessaire pour réussir à joindre Florine Gros, 22 ans, et Johan Lecoq, 23 ans. Ce couple de la région morgienne est parti en voyage le 19 septembre et, depuis, n'arrête pas de visiter, découvrir, s'émerveiller, profiter et se déplacer d'un endroit à l'autre. Mardi, soit la veille de leur départ pour quatre jours de treks qui les mèneront au Machu Picchu, le duo se trouvait à Cuzco, au Pérou. «A Noël, nous serons probablement sur une plage où nous souhaitons prendre des cours de surf», répondent-ils. La capitale Lima est au menu de Nouvel An.

Ce voyage de neuf mois qui les a déjà menés en Afrique (Namibie et Dubaï), puis maintenant en Amérique du Sud avec l'Argentine, le Chili et la Bolivie de déjà traversées. A venir, avant un retour en Suisse fin mai, une escale en Nouvelle-Zélande et en Australie, puis direction le Japon et la Thaïlande. Et avant de terminer par le Népal, peut-être un passage par le Vietnam et le Cambodge. Une aventure pour l'employée de commerce Florine Gros, d'Echichens. «C'est une première, j'avais pour



Florine Gros, d'Echichens, et Johan Lecoq, de Vullierens, sont partis le 19 septembre pour 9 mois de voyage. DR

aux Etats-Unis – Hawaï et San Diego – pour améliorer son anglais. Après un retour en Suisse de deux mois, c'était le grand départ. «Au début, nous pensions que c'était impossible de partir ainsi par rapport à notre budget, puis en tapant «tour du monde» dans Google, nous sommes tombés sur une agence de voyages à

nous sommes déplacés en bus. Nous comptabilisons déjà plus de 200 heures, on n'en peut plus», lâche-t-elle en souriant.

Voyager, c'est non seulement de longues distances à parcourir, mais aussi des nouveautés à découvrir. Côté culinaire, cette semaine, Johan Lecoq a testé le cochon d'Inde. La difficulté a été de savoir comment le manger, car il n'y a pas grand-chose dessus. «Et ce n'était pas incroyable», précise-t-il.

Désert de sable et de sel, chutes d'eau, le bonheur

La découverte des paysages semble les enchanter le plus. En Bolivie, ils ont visité les mines de Potosi. «C'était choquant de voir les gens qui y travaillent quotidiennement. Leur espérance de vie est de 45 ans, ils sont courageux», relève le menuisier. «Nous voyons des choses auxquelles nous ne pensions pas avant et réalisons à quel point nous sommes bien en Suisse», ajoute-t-elle. Le lever du soleil sur le désert de Namibie, les chutes d'eau d'Iguazú en Argentine et le désert de sel d'Uyuni en Bolivie sont, pour l'heure, leur top trois de ce voyage.

Du côté des imprévus, tout se passe bien pour l'instant. «En Namibie, la route était fermée, mais un homme nous a dit que c'était bon, nous pouvions conti-

nuer. Plus loin, il y avait un second panneau qui annonçait un danger de dynamite, nous avons fait demi-tour», raconte Johan Lecoq. Et à Dubaï, c'est Florine Gros qui a attrapé la grippe. «C'était dur avec la fièvre et la chaleur. Mais sinon, tout va très bien, rassure la jeune femme. Ah oui, et en Argentine nous avons vécu un tremblement de terre. Impressionnant pour nous, mais aucun souci pour les locaux.»

Et voyager en couple? «J'appréhendais un peu, admet-elle. Mais cela se passe très bien.» Tous deux, inspirés par un voyage réalisé il y a quelques années par des amis, poussent d'ailleurs les personnes qui le souhaitent à tenter l'aventure. Le périple n'est pas terminé, mais ils pensent avoir évolué. «Nous sommes plus ouverts. Voyager, rencontrer des gens, d'autres cultures, change notre mentalité. Nous avons déjà quitté la Suisse avant, mais là, de passer d'un pays à l'autre, c'est différent.»

Au retour, Johan Lecoq pense retrouver un poste de menuisier et Florine Gros s'imagine peut-être changer de métier. Mais avant, ils vont encore profiter des beautés qu'offre cette planète et retrouver quelques amis en cours de route. ●



1. La Namibie et son désert. Ce pays d'Afrique a été la première étape de leur tour du monde. S'en sont suivis Dubaï, puis l'Amérique du Sud.
2. La Bolivie et son Salar d'Uyuni, le plus vaste désert de sel du monde.
3. Les chutes d'Iguazú, en Argentine, l'une des merveilles du voyage, qui se terminera en mai, des deux habitants du district de Morges.
4. Au Pérou, quelques jours avant d'accéder au Machu Picchu. PHOTOS DR

« Nous voyons des choses auxquelles nous ne pensions pas avant et réalisons à quel point nous sommes bien en Suisse. »

FLORINE GROS DEPUIS TROIS MOIS ELLE PARCOURT LE MONDE AVEC SON JOHAN

habitude de partir en vacances et de me poser sur une plage ou de rester dans une grande ville. C'est la première fois que j'ai acheté un sac à dos. Je ne suis pas sportive et je me plains, mais ça va bien», rigole-t-elle. Son ami, menuisier, partait camper avec ses parents. Porter un sac à dos et improviser, il est donc habitué.

Logements avec cuisine

En couple depuis trois ans, Florine et Johan ont commencé à préparer leur voyage une année avant le départ. Car entre-temps, elle est partie six mois

Lausanne. Elle a des offres très intéressantes pour les jeunes et nous fournit la carte d'étudiant qui nous permet d'avoir de nombreux rabais», explique la plus loquace du couple. Pour les billets d'avion, ils ont prévu 5000 francs; le budget total, ils ne souhaitent pas le divulguer. «Nous ne voulons pas trop nous priver, mais nous faisons quand même attention. Par exemple, nous prenons en général des auberges de jeunesse avec cuisine, afin d'économiser sur les repas», détaille l'habitant de Vullierens. «Et en Amérique du Sud, nous



Partir et sortir de sa zone de confort

MONTREAL Pour compléter ses études en informatique, Marc Chevalaz a quitté Montherod pour le Canada. Il y vit depuis l'été 2009.

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

Les vingt-trois premières années de sa vie, Marc Chevalaz les a vécues aux abords d'un petit village d'environ 500 âmes, Montherod. En juillet 2009, il a rejoint sa tante à Sherbrooke (Canada) et vit aujourd'hui à Montréal. Cet informaticien cherchait à compléter ses études et a décidé de tenter l'expérience outre-Atlantique. Quatre ans après, il obtient son Bachelor à Sherbrooke, puis entame une maîtrise dans la même université. Aujourd'hui, il lui reste son mémoire à rendre. Mais il n'a pas attendu pour trouver un emploi. Depuis janvier 2015, Marc Chevalaz développe des applications pour une start-up française chargée de la gestion de parc d'actifs immobiliers. Sa contribution permet aux personnes de rédiger et compléter les rapports de suivi. «J'ai facilement trouvé un emploi car les entreprises viennent chercher les étudiants en informatique. Actuellement, il y aurait, dans cette branche, deux postes par étudiant», souligne Marc Chevalaz.

Sa décision de quitter la Suisse pour une durée indéterminée, il ne la regrette pas. «A faire une fois dans sa vie! C'est intéressant d'appréhender une autre culture, même en français. Cela nous permet de sortir de notre zone de confort et de ses habitudes», raconte-t-il. La découverte d'une nouvelle culture et d'une autre manière de travailler sont une «super-expérience».

Différences de taille

Et les surprises sont nombreuses, ne serait-ce qu'au niveau linguistique. «Une gomme pour eux, c'est un chewing-gum. La première fois, à l'université, qu'une personne m'en a demandé une, j'ai sorti ma gomme de ma trousse. Ils ont rigolé, sourit-il. Toutefois, les expressions, on les retient assez vite, ce sont les accents de certaines régions qui restent difficiles à comprendre.» Un autre aspect qui l'a étonné, ce sont les distances. «L'autre jour, nous avons roulé trois heures pour assister à un rodéo. En Suisse, quand j'étais membre de la Jeunesse de Montherod, se rendre à une manifestation à 30 kilomètres, c'était loin», image ce fils d'agriculteurs.

Alors que le Canada ou les Etats-Unis sont vus comme des pays riches, Marc Chevalaz est toujours étonné des nombreux sans abris qu'il croise dans les rues. «Le nombre de personnes



Marc Chevalaz, ici au volant d'une Ferrari lors d'un essai (3 tours) sur le circuit ICAR à Mirabel. Ce natif de Montherod est un passionné de sport. DR

qui sont analphabètes fonctionnelles est aussi énorme. Il serait de l'ordre de près de 20%. Ce sont des gens qui ont suivi l'école obligatoire et qui sont incapables de lire un contrat de travail ou un bail»,

relève Marc Chevalaz de son calme habituel.

Curieux de ce qui l'entoure

S'il passe beaucoup de temps derrière un écran, l'informaticien aime aussi se renseigner sur la vie qui l'entoure et semble à l'aise sur le fonctionnement du pays qui l'accueille. D'ailleurs,

depuis décembre 2014, il en a même la citoyenneté. Ce qui lui permet de voter, mais lui offre également davantage de liberté pour voyager et notamment visiter les Etats-Unis. Sa curiosité du milieu qui l'entoure dépasse les frontières puisqu'il continue de lire les nouvelles de la Suisse, notamment les résultats sportifs

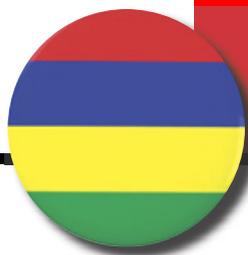
et les événements dans la région aubonnoise. L'aventure canadienne lui plaît et il compte y rester encore quelques années. Mais il admet que parfois il se sent un peu seul. Et quelques produits suisses lui manquent, tels le fromage et le vin, qui sont des denrées chères au Canada.

Saucisse aux choux et saucisson vaudois

Heureusement, pour la charcuterie, il a trouvé un magasin qui fabrique et vend du saucisson vaudois et de la saucisse aux choux. Parfait pour se préparer aux températures qui vont chuter ces prochains mois. «L'hiver québécois n'est pas si terrible. Il fait froid, mais on s'y habitue», relève Marc Chevalaz.

Ce proche de la nature chausait régulièrement les lattes, aujourd'hui il n'a plus l'occasion de pratiquer le ski alpin aussi souvent qu'il le voudrait. «Mais j'ai la chance d'habiter assez proche du fleuve Saint-Laurent. C'est partir en forêt qui me manque. Je ne sais pas si je resterai encore dix ans ici, mais la plupart des emplois dans l'informatique sont en ville et majoritairement à Montréal.»

Malgré ces petits éléments qui donnent parfois le mal du pays, Marc Chevalaz ne regrette absolument pas d'avoir osé tenter l'aventure. De plus, il essaie de venir une fois par année en Suisse. Cet été, il est exceptionnellement resté deux mois à Montherod, tout en travaillant à distance la moitié de cette période. ◉



Vivre simplement et profiter de la vie

ALBION Elle a grandi entre Nyon et Dully. Aujourd'hui Martine Wampfler vit sur l'île Maurice, patrie de sa maman.

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

«Ce qui me manque le plus de la Suisse, c'est la nourriture. Le fromage, le chocolat... Par contre, l'hiver, la neige et le froid pas du tout», sourit Martine Wampfler. Elle a grandi entre Nyon, où habitait sa maman jusqu'à il y a peu, et Dully où vit son papa. En septembre 2010, après une période un peu difficile, elle décide de quitter la Suisse et de se rapprocher de sa famille maternelle «et je ne veux plus repartir», souligne-t-elle. «J'ai toujours aimé l'île Maurice et dit qu'un jour j'irai y vivre», se rappelle Martine Wampfler.

Disposant d'un CFC de coiffeuse obtenu après avoir terminé son école obligatoire au Rocher, à Nyon, la double nationale avait ouvert un salon à Renens pendant un an, puis était employée à Gland en tant que coiffeuse et styliste ongulaire à la suite d'une deuxième forma-



Martine avec son compagnon, Nicolas, et leurs deux enfants, Gabriel et Isabella (ici fêtant un mois). DR

tion. Avant son départ, elle travaillait à Etoy dans un magasin spécialisé de la beauté. Forte de ces différentes expériences, Martine Wampfler se met de suite à son compte à son arrivée sur l'île Maurice et ouvre son onglerie dans le sud, à Mahebourg. Après de nombreuses tensions

et discordes, elle divorce de son mari qui l'avait suivie depuis la Suisse, se rapproche d'un ami de la famille, Nicolas, et en 2012 tombe enceinte de leur fils, Gabriel. Fin août de cette année, le couple a accueilli son second enfant, Isabella.

Aujourd'hui, les quatre vivent à

Albion, à l'est de l'île, et à quelques minutes à pied de la plage. Depuis son premier enfant, Martine Wampfler s'occupe de sa famille. Nicolas est technicien en raccords hydrauliques, spécialisé dans la réparation de machines qui coupent la canne à sucre. Il se déplace sur toute l'île, mais la taille du pays lui permet de rentrer tous les soirs à la maison. «Ici, d'un certain côté, la vie est plus simple. Nicolas travaille et nous arrivons à vivre et profiter de la vie. Alors qu'en Suisse, j'avais le sentiment de travailler pour payer. Bien sûr, parfois, à la fin de certains mois, c'est difficile, mais si tu

as faim, avec rien tu peux manger. L'argent, c'est pour le confort. J'ai mes enfants, une jolie maison; je n'ai pas à me plaindre», dit-elle, simplement.

Mais à Albion, les habitants travaillent beaucoup et il est difficile pour Martine de rencontrer du monde. Jusqu'à ses sept mois de grossesse, elle emmenait son fils à la crèche à vélo, aujourd'hui, c'est un bus qui vient le chercher devant la maison. Ce qui ne laisse pas beaucoup d'occasions de croiser d'autres parents. «A Mahebourg, ce n'était pas du tout comme cela, mais heureusement, j'ai mon copain», souligne-t-elle.

Garder un lien

Si Martine Wampfler ne regrette pas son choix, elle ne perd pas pour autant de vue la Suisse. Parce que c'est là que vit son père et elle a aussi gardé contact avec deux très bonnes amies. Facebook lui permet aussi de se tenir informée et «de temps en temps, je lis le journal en ligne. Ma maman me raconte aussi parfois ce qui se passe», ajoute-t-elle. Et si le mal du pays est trop fort, malgré l'Ovomaltine, le fromage à raclette et le gruyère qu'elle reçoit régulièrement, lors de la fête nationale, Albion accueille chaque année les expatriés suisses pour le 1^{er} août, «mais je n'y suis encore jamais allée», sourit cette jeune maman.

Parfois, ce sont les Helvètes qui viennent en visite, que ce soit sa famille, ses amis ou les sœurs de Nicolas qui vivent en Suisse.

Martine Wampfler se transforme alors en guide touristique et elle adore. «Je conseille d'ailleurs toujours aux gens de ne pas aller à l'hôtel, car ils enferment un peu leur client. Le mieux est de prendre un appartement, ou camping comme on appelle cela ici. Les touristes ont ainsi davantage de liberté et c'est bien d'être dans le pays.» Pour elle, même si elle retourne visiter certaines parties de l'île, c'est à chaque fois différent. L'avantage de l'île Maurice, c'est sa taille, moins de 2000 km². «Si tu prends ton temps, deux journées sont nécessaires pour effectuer le tour de l'île, estime-t-elle. Et si tu veux vraiment tout visiter, prendre aussi le bateau pour aller voir les dauphins, par exemple, alors je conseille d'y rester une quinzaine de jours.»

L'île Maurice qui compte aussi de nombreuses cultures différentes, apportant une richesse d'événements. «Le créole est parlé par tout le monde. Certains s'expriment aussi en français, mais davantage en anglais. Et il y a aussi les Indiens qui parlent leur langue. D'ailleurs, chaque année en novembre (ndlr: hier), se tient Diva-li, la fête des lumières, une manifestation indienne, où tout le monde participe, peu importe d'où tu viens», explique celle qui parle aussi créole, mais communique en français avec ses enfants. Elle souhaite qu'ils maîtrisent cette langue, car en tant que doubles nationaux, si un jour ils désirent étudier en Suisse, par exemple, ce sera plus facile. ●

PUBLICITÉ

La Côte

Personnalité 2015

2013



Il a trouvé «sa blonde» au Canada



Chantal la Québécoise et Philippe Fazan le Vaudois, ici en route vers Québec pour assister à un match de football américain. DR

Petite pause devant La Morges et les tulipes lors d'un de leur passage en Suisse. DR

SAINT-TITE Sa vie à Apples était toute tracée, jusqu'à ce qu'il rencontre l'amour lors d'un troisième voyage au Canada.

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

Philippe Fazan a grandi à Apples et son avenir devait se jouer dans ce village. Mais l'amour l'a mené sur un autre chemin et, malgré certaines décisions pas évidentes à prendre, il n'a jamais regretté son choix. Nés en 1979, son frère jumeau Pascal et lui sont les derniers d'une fratrie de quatre enfants. En 1993, la famille prend la direction du Canada pour une réunion mondiale des Fazan. A 14 ans, le cadet découvre la Colombie britannique durant un voyage de trois semaines. Après l'école obligatoire, Philippe Fazan obtient son CFC d'agriculteur et travaille sur l'exploitation familiale dans l'optique de la reprendre.

Mais l'envie de retourner au Canada lui trotte dans la tête et en 2000, il part, avec un copain, pour un voyage de trois mois.

«Au début, nous voulions visiter la partie francophone, puis nous avons voyagé un peu plus et finalement découvert quasi tout le Canada», raconte Philippe Fazan avec un accent vaudois encore bien présent, saupoudré de quelques expressions et sonorités canadiennes. Arrivé à la barrière des Rocheuses, leur voiture d'occasion et le froid les incitent à faire demi-tour. Ils ont envie de chaud et traversent donc les Etats-Unis pour la Floride, puis remontent au Québec. Philippe Fazan rend visite à des amis suisses qui ont acheté une ferme quelques années auparavant. Puis il se décide à rentrer.

De l'incendie à l'amour

Après ce séjour qui lui laisse d'innombrables souvenirs, Philippe Fazan est prêt à reprendre les rênes de l'exploitation familiale à Apples. Mais c'est sans compter sur un incendie qui, indirectement, changera le cours de sa vie. «En 2006, la ferme de nos amis suisses au Canada a brûlé. J'ai décidé, en accord avec mon papa, de retourner au Québec pour les aider. J'y suis resté environ un mois, continue celui qui travaille

depuis 2011 dans une usine de granulés de bois. Et j'ai rencontré une Québécoise. C'était le coup de foudre. Je n'avais plus vraiment envie de retourner au pays, mais je n'avais pas le choix.» Après 2,5 mois en Suisse, il repart au Québec pour dix jours, «uniquement pour revoir Chantal ou «ma blonde» comme ils disent ici», ajoute-t-il.

Elle lui annonce qu'elle a un voyage de prévu, de longue date,

fait que nous sommes toujours ensemble», souligne Philippe Fazan. En juin 2007, il retourne au Québec et son amour pour la région grandit de plus en plus, celui pour Chantal n'ayant pas diminué. En 2009, lors d'une visite en Suisse il la demande en mariage et en 2010 les amoureux célèbrent leur union au pays à la feuille d'érable, «avec ma famille et mes amis qui pouvaient venir»,

entre Montréal et Québec.

Pendant près de deux ans, le Suisse attend son permis de résidence permanente qui lui permet de chercher du travail. Et cette année, il vient de recevoir la citoyenneté canadienne. «Mais je n'ai pas encore fait mon assermentation, je l'attends pour demander mon passeport. Par contre, je n'abandonnerai jamais mon passeport suisse», souligne-t-il en souriant.

Reconnaissance familiale

Aujourd'hui, ce Canado-Suisse aime dire qu'il «réchauffe les foyers québécois» et s'est habitué aux hivers rigoureux – «nous avons eu des -35 degrés l'hiver passé, tu n'oublies pas ton bonnet pour sortir» – et aux étés cléments. S'il est heureux au Canada, fier que ses parents aient accepté son choix – et, maintenant qu'ils sont à la retraite, viennent le retrouver régulièrement – Philippe est très reconnaissant envers son frère aîné, paysagiste, qui a repris la gestion de l'exploitation agricole. «Je le remercie, c'est grâce à lui que le domaine reste dans la famille».

Il tire aussi son chapeau à sa

femme qui a rendu facile son adaptation. «Mais je n'ai pas coupé les ponts avec la Suisse pour autant», spécifie-t-il. Le dimanche, c'est journée skype où il discute avec sa famille et ses amis par Internet. «Avec les réseaux sociaux, la Suisse est à portée de main. Tu es très vite au courant des affaires et je vois les photos de famille sur Facebook», poursuit celui qui consulte régulièrement les médias vaudois. «Je ne pourrais jamais ne plus me renseigner sur mon pays.»

Son choix de passer de l'autre côté de l'Atlantique, mûrement réfléchi, Philippe Fazan ne le regrette pas. En Suisse il jouait au foot et était membre de la Société de jeunesse de son village, au Canada, il est membre d'une société de théâtre où il participe au transport des décors. Et si un jour cela ne va plus au Canada, ils tenteront l'expérience en Suisse. «Mais pour l'instant, nous n'avons pas le projet de quitter Québec. J'ai fait 28 ans en Suisse, je suis prêt à en faire 28 ici. Ma vie est merveilleuse, je suis vraiment chanceux et je ne regrette absolument rien», termine celui qui aime voir avant tout le côté positif de la vie. ●

« Avec les réseaux sociaux, la Suisse est à portée de main. Tu es très vite au courant des affaires et je vois les photos de famille sur Facebook. »

PHILIPPE FAZAN SA VIE ÉTAIT TRACÉE À APPLES, SON CŒUR L'A MENÉ AU CANADA

en Suisse pour enseigner la danse country... à Yens. Chantal reste une dizaine de jours, c'était en mai 2007. Le couple continue son histoire à travers quelques allers-retours et les conversations vidéos via Skype, «heureusement qu'il y avait ça, c'est ce qui

précise Philippe Fazan.

Elle avait beaucoup de projets au Canada, le Québec plaisait à Philippe et le démarrage d'une nouvelle vie lui était plus facile, c'est ainsi qu'il quitte Apples pour s'installer à Saint-Tite. Une ville de 4000 habitants située



Cupidon l'a guidé jusqu'à Varsovie

VARSOVIE Sébastien Barbay a grandi à Begnins. Une rencontre dans un cours d'allemand l'a emmené à Varsovie, où il vit depuis 2012.

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

«Depuis le début, j'essaie de ne pas trop me poser de questions, sinon je n'avance pas», répond Sébastien Barbay. Ce Vaudois a grandi au milieu des vignes qui entourent le domaine de Sarraux-Dessous à Begnins, là où son papa, vigneron, officie comme chef de culture. Si ce benjamin d'une fratrie de quatre garçons apprécie le vin et n'oublie jamais d'en rapporter dans sa valise, il a choisi une autre voie professionnelle.

Après un apprentissage de commerce à la BCV, il entame un bachelor à la Haute école de gestion d'Yverdon-les-Bains. Un choix qui changera sa vie: «Après ma première année de cours, je suis parti deux mois en Allemagne dans une école de langues», raconte-t-il. C'était en 2009, à Munich. Il avait 19 ans.

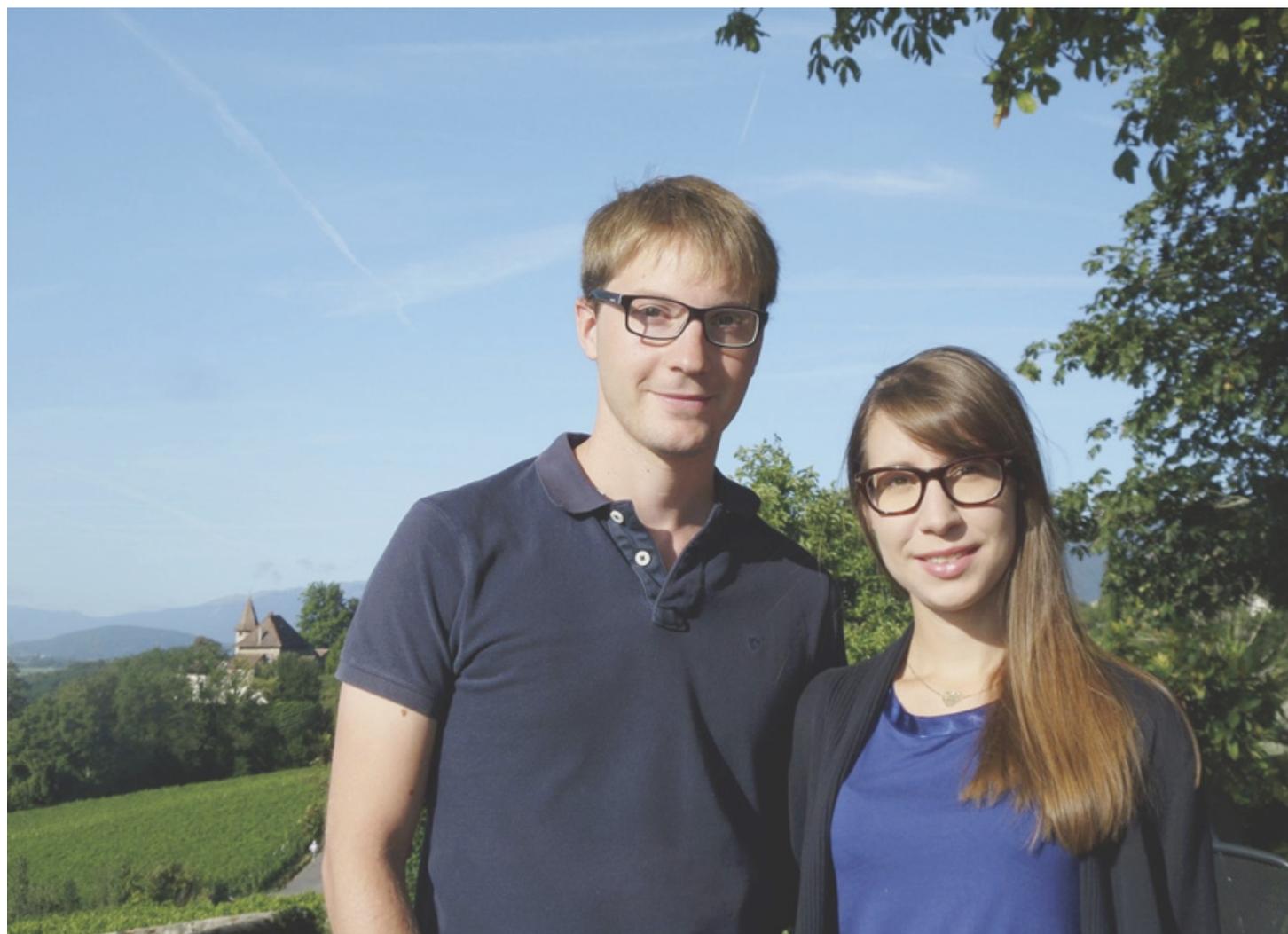
Dans cette école, il rencontre Debora Strzelczyk, une Polonaise de 18 ans. Et c'est le coup de foudre. Pendant deux ans et demi, le couple se voit régulièrement, à Varsovie où elle étudie la médecine à l'Université, mais aussi dans diverses villes européennes, les voyages étant leur passion commune. Son bachelor en poche, Sébastien Barbay a envie «de partir à l'étranger et j'avais la possibilité d'aller à Varsovie». Après son service militaire, le jeune Begnois quitte son village en mars 2012. «Je suis parti dans l'inconnu, sans travail. Au

début, j'avais prévu d'y rester un an, puis d'entreprendre un master en Allemagne ou en Suisse», continue-t-il.

Mais les plans sont faits pour être changés et Sébastien Barbay est toujours à Varsovie. Après un mois seulement, ce garçon très posé et toujours souriant avait déjà trouvé un travail grâce à sa maîtrise du français, de l'allemand et de l'anglais. «Beaucoup d'entreprises européennes ont leur centre de services là-bas, entre autres les banques suisses», précise-t-il. Ce n'est pourtant pas dans le milieu familier de la banque qu'il est embauché, mais chez Mettler Toledo, une entreprise zurichoise spécialisée dans les balances de précision et instruments de mesure et d'analyse. Sébastien Barbay occupe un poste administratif qui touche à la logistique, la vente et la fabrication. «Puis j'ai décidé de reprendre mes études.» Et le voilà qui vient de terminer sa deuxième année de master en comptabilité et d'obtenir un diplôme d'expert-comptable à l'Université de Varsovie. Il ne lui reste plus qu'à défendre son mémoire consacré aux exportations suisses en Pologne.

La maîtrise du polonais

Sa chérie ayant encore une année d'études à suivre, Sébastien Barbay n'a pas le cœur à la laisser. De plus, il se plaît bien à Varsovie, où il a choisi de rester encore une année. En septembre, il va débiter un nouveau travail. Sébastien Barbay occupera un poste au sein du service de la comptabilité, dans une entreprise de conseil spécialisée dans les recherches anti-fraude. Car depuis 2012, il a ajouté une nouvelle ligne, et non des moindres,



Sébastien Barbay et Debora Strzelczyk, ici au Domaine viticole de Sarraux-Dessous, à Begnins, lieu où a grandi Sébastien. FRANÇOISE BARBAY

à son CV: la maîtrise du polonais. «Je pense que cela a été le plus difficile. D'ailleurs, ici, ils ont rarement vu un étranger qui le parle, donc c'est très bien accueilli. Mais pour que je puisse avoir une conversation, cela m'a pris un an et, au total, j'ai pris deux ans de cours. Pour moi, c'était logique et j'avais vraiment envie d'apprendre la langue. J'ai aimé ce défi, même si je n'étais pas sûr d'y arriver car il faut atteindre un niveau scolaire pour comprendre ce que les gens disent. Ce n'est pas comme quand un francophone se rend en Italie et après plusieurs mois il peut s'en sortir en italien sans avoir pris de cours», détaille celui qui avait déjà une très grande aisance à l'école.

«La vue me manque»

S'il est tombé amoureux d'une Polonaise, il aime aussi Varsovie, mais avoue qu'il n'aurait pas pu vivre ailleurs. «J'aime l'énergie des gens qui y vivent, il y a beaucoup d'attraits, c'est la ville où les

choses se passent. Et il y a encore cette envie de s'en sortir qui me plaît beaucoup. Ce qui me manque, c'est la vue. La Pologne, c'est très plat, il faut aller tout au sud pour avoir des montagnes. Quand on est en Suisse, on ne se rend pas compte de la chance d'avoir les paysages qu'on a». Quand il revient sur les bords du Léman, il en profite toujours pour manger une fondue et essayer de voir un maximum de personnes de sa famille et ses amis. «C'est parfois un peu le marathon.» Par contre, il n'oublie jamais de ramener «un bon chasselas, du gruyère et du Cenovis. En principe, je suis le seul à en tartiner, les autres ne se battent pas pour me le prendre».

Séjour en Suisse

Ces deux pigeons voyageurs songent à l'avenir, mais sans trop se mettre de pression. Même si vivre en couple sans être marié n'est pas toujours accepté dans certaines familles polonaises,

Sébastien apprécie l'ouverture de ses beaux-parents avec qui il s'est senti tout de suite accueilli. «Debora parle bien le français, même si écrire est un cauchemar, car en polonais, comme en allemand, chaque lettre se prononce», continue celui qui passe le mois d'août en Suisse pendant que Debora effectue un stage à l'hôpital de Morges.

Avec leur parcours et selon les ouvertures professionnelles, ils envisagent, un jour, de venir en Suisse ou peut-être de s'installer en Allemagne, pays qu'ils affect-

tionnent. «Bien sûr que ma famille me manque, mais en étant en couple, c'est l'un ou l'autre. Et maintenant, je sais que mes amis polonais vont tout autant me manquer si je reviens en Suisse», déclare celui qui dit aimer regarder les nouvelles suisses locales et lire les journaux de sa région quand il revient en Suisse. Au niveau politique, Sébastien Barbay aime aussi suivre ce qui se passe dans son pays natal, «quand je reviens, je n'ai pas l'impression d'être perdu». ◉

«Je suis parti dans l'inconnu, sans travail. Au début, j'avais prévu d'y rester un an, puis d'entreprendre un master.»

SÉBASTIEN BARBAY INSTALLÉ À VARSOVIE DEPUIS MARS 2012

«J'aime l'énergie des gens qui vivent à Varsovie, il y a beaucoup d'attraits, c'est la ville où les choses se passent.»

SÉBASTIEN BARBAY À PROPOS DE SA VIE EN POLOGNE



Pédaler en Afrique durant deux ans

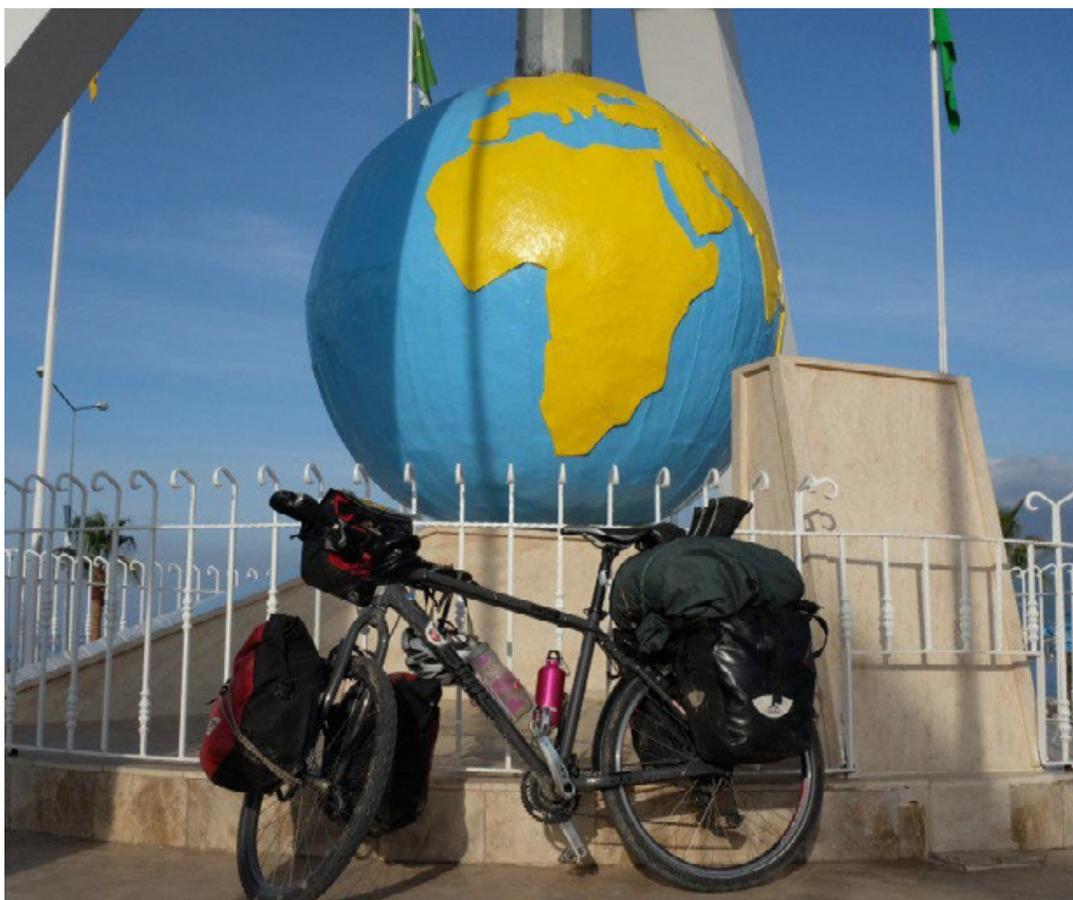
LAUSANNE Olivier Rochat a choisi de pédaler durant deux ans en Afrique pour récolter des dons.

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

Olivier Rochat découvre, en ce moment, le Malawi sur son vélo. Un pays africain, situé entre le Mozambique, la Tanzanie et la Zambie, qu'il rêvait de visiter depuis le début de l'adolescence. «Enfant, j'étais assez seul, il n'y avait pas de télévision à la maison et mon père avait un atlas. Je passais beaucoup de temps dessus. A 12 ans, pour un travail à l'école, j'ai étudié le Malawi», raconte-t-il.

Celui qui a grandi au Chalet-à-Gobet a toujours eu envie de se rendre en Afrique. A 16 ans, il commence à pédaler sérieusement et découvre les Alpes à la force des mollets. La liberté que le vélo lui offre est un vrai coup de cœur. Dès ses moments de libre, Olivier Rochat enfourche son deux-roues pour sillonner la Suisse. Toutefois, l'appel de l'Afrique ne le quitte pas pour autant. Lors de son apprentissage de pâtissier confiseur il commence à mettre de l'argent de côté et réfléchit à son itinéraire. «J'ai prévu 15 francs par jour pour tout le voyage. Cela peut paraître beaucoup pour certains pays, mais je ne me prive pas et parfois je dépense même moins de 5 dollars par jour», explique Olivier Rochat.

Traverser le Malawi et l'Afrique de l'est était sa principale envie. Pour y arriver, son trajet est parfois imposé par les routes possibles, les pays à éviter car en conflit et les visas délivrés ou non. C'est ainsi que le 15 septembre 2014, il part de Lausanne avec son vélo et un équipement d'une trentaine de kilos. Depuis, chaque jour il parcourt des dizaines de kilomètres. «Autour de 80 km et parfois, s'il fait mauvais,



En Turquie, dernière étape avant le continent africain, Olivier Rochat manque le dernier bateau pour un jour. Une frustration assez vite oubliée, la terre rêvée est de l'autre côté de la barrière d'eau. PHOTOS OLIVIER ROCHAT

j'attends un peu avant de partir, précise celui qui a tout juste passé le quart de siècle. Je m'arrête aussi régulièrement pour en profiter et reste parfois plusieurs jours au même endroit. Je ne suis pas pressé.»

Visites d'amis

Le Lausannois s'est donné deux ans pour effectuer la boucle de l'Afrique dans le sens des aiguilles d'une montre. S'il est la plupart du temps seul, il dit ne pas trop en souffrir. «Au début, c'était un peu difficile car il faisait nuit très tôt. Il m'arrive d'avoir de temps en temps un coup de blues, mais comme ça, tu apprends à te connaître. Abandonner? Bien sûr que l'idée m'a traversé, mais jamais à cause de la difficulté du vélo. En Turquie, j'ai manqué, pour

un jour, le dernier bateau pour l'Egypte où ils acceptaient des passagers. J'ai finalement pris l'avion, raconte-t-il. J'ai beaucoup hésité à partir, surtout pour deux ans, mais c'est des conneries, il faut y aller! Quitte à se planter.»

Et parfois, Olivier Rochat a de la compagnie. A Noël, son meilleur ami l'a rejoint au Caire pour pédaler une semaine ensemble, son frère est arrivé le 1^{er} juin à Dar es Salaam (Tanzanie) pour un mois et pour la fin de l'année, le Lausannois espère être arrivé au Togo où des membres de l'association née à Morges «To go to children» le rejoindront peut-être (lire encadré).

Car à son voyage, le pâtissier, a choisi de joindre la récolte de fonds. Il est possible de parrainer ses kilomètres parcourus. A

travers son association «Bike for Africa» qui gère les donations, il y a le projet de construire une nouvelle école maternelle pour les enfants du village de Tonoukouti au Togo.

Le Malawi, enfin!

S'il s'enrichit des rencontres et prend le temps de s'arrêter pour admirer la vue, une date restera probablement gravée dans sa mémoire: «Hier, 22 juin 2015, à 16h06 locale (la même heure qu'à Paris, Zurich ou Budapest), je suis donc entré au Malawi, écrit-il sur sa page Facebook. Le Malawi (...) c'est avant tout une découverte par les livres, celle du Malawi, arrivée juste au moment où adolescent, je me perdais. Histoire de me retrouver j'avais gardé l'idée d'un



1



2

Le 26 juin au Malawi, dans le Nyika National Park, avec vue sur les plaines de Zambie (1). Olivier Rochat a déjà fait de nombreuses rencontres (2).

jour, y aller. Aller au Malawi. Au jour d'hui j'y suis. En gros j'ai réalisé mon rêve et si ça paraît simple, rassure-toi ça l'est.»

Et le 3 juillet il nous confirmait: «Le Malawi est juste incroyable. Je vais y rester encore un bon mois. J'adore ce pays, les gens, les paysages, c'est le moment de se reposer.» Dans l'ensemble, ce qui le touche le plus, c'est l'hospitalité des gens qu'il rencontre. «Ici, tout finit par s'arranger, constate Olivier Rochat. Ma famille, mes amis, ma guitare me manquent. Pédaler dans les Alpes aussi, car ça change tout le temps. La Suisse est très variée, on ne se rend pas compte de la chance qu'on a.»

f SUIVRE Olivier Rochat: www.bikeforafrica.ch ou <http://facebook.com/bfasuisse>

ROULER POUR MORGES

Olivier Rochat a créé une association, «Bike for Africa», qui lui permet de récolter des fonds. Ceux-ci sont reversés à une autre, «To go to Children», notamment gérée par Ludovic Coste, un copain d'école. Sa sœur, Séverine Coste, est la présidente et créatrice, en 2007, de l'association. Ces deux natifs de Morges sont convaincus que les enfants sont le moteur du changement et de l'évolution des conditions de vie au Togo. Les projets sont dirigés dans le domaine de la petite enfance, à travers la construction d'écoles maternelles et de soutien à un orphelinat. Détails sur: www.togotochildren.ch. L'association tient un stand à Paléo.



Envie de vivre une autre expérience

SHANGHAI Fanny et Nuot Dorta, de Lussy-sur-Morges, vivent en Chine depuis une année.

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

Une année quasi jour pour jour après le départ pour Shanghai, Fanny Dorta-Ecarla est de retour en Suisse pour des questions administratives. Assise lundi sur une terrasse de la Grand-Rue – Morges, le bruit du chantier d'à côté ressemble presque, pour elle, à un léger bruissement comparé aux klaxons continus de la mégapole chinoise.

Au milieu des quelque 24 millions d'habitants, le couple – qui s'est connu à la Gym Saint-Prex – s'y plaît. «Shanghai, c'est l'opposé de tout ce qu'on peut vivre en Suisse. Ça grouille, mais dans le sens positif. C'est-à-dire que la ville vit tout le temps, tout est toujours ouvert. Au niveau des bâtiments, ce n'est pas étouffant et c'est beaucoup plus vert que ce que j'avais imaginé. Shanghai a aussi l'un des métros les plus performants du monde et tout est extrêmement propre. Par contre, la pollution est très forte, moins que Pékin, mais il



Fanny et Nuot Dorta à Hangzhou à 1h de Shanghai, une région verte avec un lac et des plantations de thé. DR

est quand même rare que nous ayons du ciel bleu», raconte celle qui a grandi à Lussy-sur-Morges. Heureuse de pouvoir apprécier le Léman et la vue sur les Alpes durant ces deux semaines, Fanny Dorta-Ecarla ne regrette pas son choix d'avoir quitté le canton de Vaud. «Cela faisait un moment que nous avions envie de tenter quelque chose. Mais nous n'aurions pas tout lâché, il fallait

que l'un de nous deux ait un travail, afin d'avoir un côté «stable déstabilisant»», continue-elle. Tous les deux ingénieurs, c'est par l'entreprise de Nuot Dorta – Bobst – qu'une opportunité s'ouvre d'aller s'établir à Shanghai (après l'échec d'un premier projet pour les USA). Fanny Ecarla n'avait jamais été en Chine, «ils nous ont proposé un voyage «look and see» et j'ai dit non, on y va!»,

sourit celle qui travaillait alors à Peseux (NE) chez Anton Paar Tritec. «Puis j'ai dit à Nuot, tu sais ce qu'ils nous reste à faire?» Le mariage, célébré en février 2014, a été organisé en deux mois et le couple s'est envolé le 26 juin 2014.

Si celui qui a vécu à Buchillon et Lussy-sur-Morges avait un emploi, pas question pour sa femme de rester inactive, «car

j'étais assez occupée en Suisse et là-bas, ne rien faire, cela n'allait pas tellement avec ma personnalité», souligne-elle en souriant. Après deux mois de cours privé de Chinois, elle suit un semestre à l'université. «Je voulais avoir des notions de Chinois, au moins pour me débrouiller dans la vie de tous les jours», continue celle qui a ensuite trouvé un emploi au Swiss Center, une plate-forme non-gouvernementale qui aide les PME suisses souhaitant s'installer en Chine.

Rester quelques années

Leur but est de rester entre 3 et 5 ans en Chine, avant de rentrer. Mais d'ici là, ils essaient d'en profiter au maximum. Après avoir arpenté l'énorme mégapole, ils sont partis quelques week-ends dans une région proche qui compte plusieurs lacs. «Shanghai est aussi un point de départ génial pour voyager en Asie, nous sommes déjà allés à Hong Kong, en Corée du Sud et aux Philippines», raconte Fanny Dorta-Ecarla. Et en cas de coup de blues, «nous avons le congélateur de «Mimoun» (ndlr: Yves Morand, membre actif de la Gym Saint-Prex et à la tête d'une entreprise

d'électroménager) sur le balcon où il y a toujours quelques kilos de fondue. Mais il n'y a pas beaucoup de choses qui me manquent, on s'amuse des différences. Et en revenant en Suisse, tu réalises l'organisation qu'il y a ici, la finition des bâtiments, par exemple, nous n'avons pas d'isolation dans notre appartement. Se laver les dents avec une grande gorgée d'eau du robinet, c'est agréable, mais cela ne me manque pas au jour le jour.»

Socialement, Fanny et Nuot Dorta ne sont pas isolés, même si devenir proche de locaux semble difficile. «Je voulais éviter de ne me lier qu'avec des expats, mais la langue et la culture sont des barrières. La manière de socialiser est très différente. La culture est intéressante, mais il y a des connaissances qui manquent. On dit qu'il faut communiquer avec les mains, mais si chez nous lever l'index et le pouce signifie deux, en Chine c'est huit. On est dépaysés et c'est ce qu'on voulait, nous avons de la chance», continue-t-elle. Un an après, aucuns regrets d'être partie? «J'en aurai eu de ne pas tenter l'aventure. Elle permet une ouverture d'esprit et on a tendance à beaucoup moins se plaindre», complète celle qui repart dimanche. ●



«Chaque endroit apporte son lot d'expériences»

SAN DIEGO Envoyé aux Etats-Unis par son employeur, Thierry de la Harpe, de Yens, s'est installé en Californie.

FABIENNE MORAND
fmorand@lacote.ch

«Voyager forme la jeunesse et enrichit les personnes, ça ne fait aucun doute! En partant, tu sors de ton train-train quotidien et tu apprends à te connaître.» Natif de Yens, Thierry de la Harpe vit aujourd'hui à San Diego en Californie (USA) avec Marie-Justine Bize. «C'est vraiment le paradis ici. Tous les jours il fait beau!», souligne avec son magnifique sourire celle qui a grandi à Villarzel, dans la Broye. Enfin, presque, car le jour de notre conversation via Skype, elle porte une jaquette «car il fait froid», dit-elle... 18 degrés!

Le couple, qui s'est rencontré à Paléo en 2012, est arrivé au bord du Pacifique en novembre 2014. Entré comme temporaire chez Maillefer SA à Ecublens en 2007, Thierry de la Harpe a enchaîné des missions dans une quinzaine de pays, pour installer ou réparer des lignes de production.

Au printemps 2014, il s'est vu mandater pour un projet particu-

lier aux Etats-Unis d'une durée initiale d'un an. S'ensuivent les préparations, dont trois semaines de repérages, puis l'attente des visas.

La partie administrative n'est pas des moindres. Surtout quand on se voit dépêché aux Etats-Unis, par une entreprise qui n'a pas de siège dans ce pays. En Suisse, les banques rompent toutes relations d'affaires avec Thierry de la Harpe parce qu'il sera chez l'oncle Sam. Son assurance-maladie annule son contrat puis fait volte-face après que son employeur a pu détailler la situation. Et sans numéro de sécurité sociale, pas moyen de se faire envoyer, de Suisse, quelques caisses d'affaires personnelles. Mais ces tracas et le stress de trouver un logement meublé sont vite mis de côté. Une année, c'est court et ils veulent en profiter.

Alors, pendant que lui met en service une ligne de production de tubes d'irrigation, elle découvre les community colleges, des cours offerts aux nouveaux arrivants. Elle y parfait son anglais, se crée un réseau et apprend quelques coutumes locales. «Ils nous ont notamment expliqué qu'un Américain peut te raconter sa vie sans te connaître, mais ne te rappel-



Marie-Justine Bize et Thierry de la Harpe, de Yens, se sont très vite habitués à la météo de la Californie. DR

lera pas pour autant». Pas de place donc pour un apéro à l'improviste chez une nouvelle connaissance.

Ragusa et Cenovis au frigo

Et le mal du pays? Thierry de la Harpe et Marie-Justine Bize n'ont pas le temps de l'avoir. Entre les cousines en juin, les parents de l'un en août, les copines de l'autre en septembre et une ancienne de la Jeunesse de Yens, dont Thierry de la Harpe était membre, qui en-

voie une fondue par mois, pas de place pour la nostalgie. De plus, l'ingénieur a été rappelé au siège suisse six semaines en février. «Mais nous avons toujours un morceau de Ragusa au frigo, sourit Marie-Justine Bize, fille de fromager. Et des amis jurassiens nous ont apporté de l'Aromat et du Cenovis.»

Les mois filent et la liste des endroits à visiter s'allonge. «J'aimerais aller au nord de la Californie, dans les domaines viticoles et agrico-

les. C'est là-bas que sont installés les tuyaux et où les Mexicains cueillent les fruits et légumes. Je conseille de voir le film «McFarland» qui vient de sortir, il explique vraiment bien pourquoi je suis ici», raconte-t-il. Et, finalement, se vêtir quotidiennement de short et tongs ne demande pas de grandes capacités d'adaptation. Tous deux ont déjà pris des habitudes locales, comme courir le long de l'océan ou se balader, le week-end, en beach cruiser

(vélos de plage) pour admirer les couchers de soleil.

Ils s'estiment privilégiés

Bien que celle qui a étudié à l'Ecole hôtelière de Lausanne ne perçoive pas de salaire et ne cotise pas durant cette année au deuxième pilier, tous les deux s'estiment privilégiés. «La positive attitude est un élément-clé dans ce genre d'aventure», soulignent-ils. Et si quelqu'un hésite à partir, même pour une courte durée, «il faut le faire», coupe de suite Marie-Justine Bize. «J'ai envie de dire aux plus jeunes de s'accrocher et de chercher les opportunités, car elles ne tombent pas du ciel. Mais chaque endroit apporte son lot d'expériences positives et négatives», sourit Thierry de la Harpe.

Dans leurs bagages de retour, ils savent déjà qu'ils prendront deux beach cruiser et quelques habitudes. Comme le côté «cool», tranquille, des Californiens, ne pas toujours s'inquiéter et poser des questions, mais juste agir, entreprendre ce qui donne envie. ○

APPEL À TÉMOINS+

Vous aussi, vous connaissez des résidents de La Côte installés à l'étranger? merci de nous transmettre leur contact à info@lacote.ch